

# *Recueil de nouvelles*

*Collection*

*Saint Maximin*  
**CLIVRE**

The logo for 'CLIVRE' is stylized to look like an open book. The word 'CLIVRE' is written in a bold, black, sans-serif font. The 'C' is red and positioned vertically on the left. The letters 'L', 'I', 'V', 'R', and 'E' are black and arranged horizontally. A white outline with a drop shadow surrounds the text, and a black line at the bottom suggests the spine of an open book.

**2015**

# Concours de nouvelles 2015

En marge de son festival littéraire annuel « **Saint-Maximin Ce livre** », l'Association Provence Culture organise son concours de nouvelles.

Cette quatrième édition destinée aux collégiens et lycéens de Saint-Maximin-la-Sainte-Baume a de nouveau remporté un franc succès.

254 lycéens (*lycée régional Maurice Janetti*) et 1 collégienne (*collège Henri Matisse*) ont relevé le défi.

Après quelques hésitations, leurs doigts ont couru sur le clavier.

Nous vous révélons ci-dessous les œuvres des 20 finalistes.

Ces auteurs ont développé une histoire différente après avoir choisi un des thèmes suivants :

« *La page arrachée* ».  
« *La récompense inattendue* ».

La remise des prix a eu lieu mardi 12 mai dans la salle de spectacle de la Croisée des Arts à Saint-Maximin-la-Sainte-Baume.

Merci aux professeures ayant aidé leurs élèves à participer à ce concours de nouvelles :

Mlle Forêt – Mme Gourgeon - Mme Pujol – Mme Reculet – Mme Sellier du lycée Janetti et sa proviseure, Mme Girault.

Ainsi que Mme Descarpentry et Mme Madore du collège H. Matisse.

Merci au jury et sa présidente Annick Sierra d'avoir départagé ces concurrents, dont aucun n'a démerité.

Merci à nos mécènes qui ont généreusement récompensé ces auteurs en herbe en leur remettant de magnifiques lots :

- Le Conseil régional de Provence Alpes Côte d'Azur
- Le Conseil départemental du Var
- La Mairie de Saint-Maximin-la-Sainte-Baume
- Hyper U et la librairie *U-Culture*
- La librairie *Mirabeau*
- L'agence du Crédit Mutuel
- Mac Donald de Saint-Maximin-la-Sainte-Baume.

*Composition et maquette : Pascal Tissier, président de l'Association Provence Culture.*

Ce recueil présente dans l'ordre alphabétique des auteurs, les œuvres des vingt lauréats.

*Table des matières*

<u>Auteur</u>	<u>Titre</u>	<u>Thème</u>
BLAISE Agnès	<b>Confession d'une recherche d'inspiration</b>	<i>La récompense inattendue</i>
BONNELIE Anaïs	<b>Un souffle de vie</b>	<i>La page arrachée</i>
BOSSA Eléa	<b>La différence peut devenir une force</b>	<i>La récompense inattendue</i>
BOSSENMEYER Lisa	<b>La vengeance</b>	<i>La page arrachée</i>
BOUTEMY Lucie	<b>Un destin perdu</b>	<i>La page arrachée</i>
CAUVIN Élysa	<b>Du malheur au bonheur</b>	<i>La récompense inattendue</i>
CHASTAS Maylis	<b>Sable rouge</b>	<i>La page arrachée</i>
COLLIN Bérénice	<b>Un sourire de liberté</b>	<i>La page arrachée</i>
CORDON Mazarine	<b>Persécution</b>	<i>La page arrachée</i>
DAÏNI Alexandre	<b>Minss et la justice divine</b>	<i>La récompense inattendue</i>
DENDRAËL Marine	<b>153</b>	<i>La page arrachée</i>
FAUCON Charles	<b>Carnet de bord</b>	<i>La récompense inattendue</i>
FLEURY Loïs	<b>Périr pour survivre</b>	<i>La récompense inattendue</i>
HELMBOM, Valentin	<b>Un enfant curieux</b>	<i>La page arrachée</i>
PIERLOT Johanna	<b>Papa tu es mort</b>	<i>La page arrachée</i>
POUELLE Elsa	<b>La vie est belle</b>	<i>La page arrachée</i>
ROSSE Sarah	<b>Le rêve de Lili</b>	<i>La récompense inattendue</i>
TACCHI Amaury	<b>Un trésor dans les yeux</b>	<i>La page arrachée</i>
THOMAS Yoan	<b>Un bout de papier</b>	<i>La page arrachée</i>
VUKOVIC Estelle	<b>Vacances magiques</b>	<i>La récompense inattendue</i>

## Confession d'une recherche d'inspiration

Ah oui c'est vrai, je dois faire la rédaction de français pour lundi... Je me demande de quoi je vais parler. Hmm... Le professeur veut une nouvelle. Elle doit donc être plutôt courte. Tant mieux tu me diras ! Mais, sur quoi ? Tiens, et si je parlais de musique ? Non ça ne va pas lui plaire. Ho ! Il a dit que l'on pouvait faire du comique ou de l'absurde. Alors... une pomme. Non. Des pommes ! Elles vont participer à un concours et au lieu que ce soit, comme chaque année, la pomme gala qui le remporte, ce sera la pomme canada ! Mais ce n'est pas crédible, la pomme canada est la meilleure au four, elle a trop de chance de gagner... La pomme de jardin alors ? Mais non, c'est débile, n'importe quoi !

Une chute, une chute... Et si ... non. Euh... Un homme se réveille, mais il ne se souvient de rien. Tout le monde lui dit qu'il a gagné, que c'est le premier à avoir exploré la fosse de Marianne ! C'est trop galère à raconter, ça ne va pas le faire ... Pfou ! Je ne sais vraiment pas quoi raconter ! C'est toujours comme ça avec les rédactions de toute façon. Un exercice de mathématique, au moins, une fois que c'est fait, c'est fait ! Pas besoin de passer des heures à chercher de l'inspiration pour au final tout gommer ! Halala... En plus de ça cette foutue rédaction est notée ! Une raison de plus pour en revenir à nos moutons ! Alors soyons, ou du moins essayons, d'être constructif.

Si je parlais d'une partie de message manquante ? Quelque chose comme un devoir maison ou on a perdu une page (ah non, c'est beaucoup trop ennuyeux !), d'un livre (Quel livre !?), de journal (Hein !?), de lettre ! Ah voilà ! On est à la guerre ; un

homme, comme parmi tant d'autres, écrit à sa bien-aimée. Peut-être pour la dernière fois. Sauf que, malheureusement, cette lettre n'arrive qu'en partie ! Non ça ne passera pas, ça ressemble trop au livre qu'on a lu en cours... comment c'était déjà ?... Mathilde et son Mathieu, Maurice, Maxime, Marley (euh non ça c'est Bob) Ma, Ma,... Manech !!! Bref, peu importe.

Puisque la science-fiction ne gêne pas, je peux essayer. Dans un futur lointain... ou pas... un homme et son équipe travaillent dans une base aérospatiale en orbite autour de la planète. Il essaye d'envoyer un mail à sa femme, qui est sur Terre, mais celui-ci arrive avec des mots en moins, des caractères modifiés, une partie manquante ! Quelques jours plus tard, on apprend à la télé que le satellite s'est crashé. « Tu comptes nous sortir un nouveau Star Trek ? » le commentaire de mon entourage, me fait bien comprendre, que bien que je sois une concurrente hors pair avec... en tant que scénariste, je n'ai toujours pas commencé ma rédaction !! J'en ai marre ! Pour une fois que j'ai trouvé une histoire qui passe, on me dit que c'est pas ce qu'il faut... Ce n'est pas grave, je la ferai demain alors, le dimanche, j'aurai le temps.

Au NON !!! J'ai totalement zappé la rédac !! Il est 20 h 30 et je n'ai absolument aucune idée de quoi écrire !! Et voilà, je te l'avais dit, les grasses matinées et les grasses siestes ne sont décidément pas faites pour toi... T'as roupillé toute la journée ! Ce n'est pas si grave, je vais m'en sortir, il faut juste que je me dépêche un peu, et tant pis si l'histoire est bancale, j'y vais au feeling !

Voilà, on est lundi soir, j'ai rendu ce qui me sert de rédaction, et j'ai gaspillé je ne sais combien de feuilles de brouillon... Tiens, qui est-ce qui rigole ? Ma sœur ? Non, ce n'est pas possible, cela fait quelques jours qu'elle est triste, elle ne sourit plus, ça ne peut pas être elle ! J'entre dans ma chambre, et là je vois ma sœur pleurer de rire au-dessus de tonne de papier froissé !

– Qu'est-ce qui te fait tellement rire toi ? je lui demande en souriant,

– Ha haha !... C'est ta, ou je ne sais pas trop... Ha haha, tes rédactions, elles se sont hilarantes ! C'est énorme cette histoire de pommes ! Ha ha ha ! »

C'est alors que je me mets à rire avec elle, car c'est une surprise qui me réjouit le cœur de voir ma sœur de nouveau sourire, quelle récompense inattendue !

## Un souffle de vie

Un souffle de vent, en un instant, m'entraîne dans le fin fond des ténèbres. Je suis seule, je ne vois pratiquement rien, des nuages noirs surplombent le champ de bataille, il n'y a là qu'odeur fraîche de sang et de poudre à canon. Des fragments d'obus me déchiquettent, des hommes se battent, se débattent, se transpercent le ventre à coup de baïonnettes, des craquements d'os résonnent, ils ne tiennent plus, leur fin est proche.

Le signal est donné, des milliers d'hommes partent au front, c'est l'assaut dans toute son horreur, voilà que quelques-uns s'emmêlent dans l'épaisse couche de fils barbelés, ils tentent de s'en échapper, mais ils sont déjà piégés, écrasés par des soldats sans pitié qui eux se battront jusqu'à ce que mort s'ensuive. D'autres courent, hurlent, assomment à coup de pierres, de battes, de fusils le premier venu, ils n'ont aucune pitié. Un ridicule morceau de bois peut avoir toute son utilité et permettra la vie sauve à celui qui le détient. Du sang me gicle dessus, le vent se met à souffler terriblement, je m'éloigne.

Le silence a pris enfin place, les nuages noirs se sont estompés, enfin je vois le carnage immonde de la pire scène du monde. Tout est immobile, mort, ils ont tous été sans exception, déchiquetés ou bien éventrés, décapités, éparpillés, fusillés, transpercés. Tout est anéanti, brulé. Aucun doute, je me trouve dans le cœur du cœur, le No man's land. Seul un cheval, allongé et essoufflé a encore l'énergie pour gigoter, ses membres se débattent. Un cavalier gît sous la bête, écrasé par une tonne, sa jambe droite coincée sous le ventre du cheval l'empêche de se relever. Celui-ci essaie de s'en défaire, mais c'est peine perdue pour lui. Je le vois qui



s'agite, décidé à ne pas abandonner, la nature est faite ainsi, elle ne renonce jamais.

Le ciel se mit à noircir de nouveau. Le brouillard tomba, un homme hurla au loin. Le vent souffla de plus belle, apportant avec lui le froid qui glace, qui paralyse et qui tue. Tourbillonnant au-dessus des dépouilles donnant leurs derniers souffles, il m'emporte avec lui, il suggère un malheur. Le désastre approche, il sera plus grand et plus terrifiant que tous les autres. Un second se mit à hurler. Le brouillard se lève. Ce fut un moment de silence, puis un autre. Quand soudain, le sol se mit à trembler. Les chevaux arrivèrent les premiers, leurs sabots s'enfoncèrent dans ce sol rouge et marécageux. Des cris de guerre retentirent soudainement, ils se mêlèrent aux bruits de sabots. Des coups de fusil furent tirés en l'air en guise d'alerte au départ imminent. Tous sont à leur poste. Je ne sais pas de quel camp cela provient, je suis perdu, blessé, j'ai peur. Ils se rapprochent, à chaque seconde, un pas de plus vers l'agonie, je sens ma fin.

Je tombe à terre, des milliers d'hommes et de chevaux me piétinent, de tout leur poids, les uns après les autres, sans même faire attention à moi, sans même me remarquer. C'est mon tour. Je n'ai plus le choix, je laisse place à la douleur et à la torture, je subis. Je dois pourtant résister, je dois survivre, il faut que je vive !

Ils s'éloignent, je perçois leur âme errante et sans voix survoler le champ de bataille anéantie. Ils sont tous morts. Seul le silence, cet ennemi si paisible qui ne meurt jamais, qui apparaît et disparaît sans cesse, occupe désormais les lieux. Une douce rosée vint délicatement se poser sur les visages pâles des cadavres figés, sa douce pureté fit monter les âmes noires de haine et rouge de honte. Puis les nuages noirs de haine laissèrent entrer quelques rayons de soleil. Au loin, je vis un soldat courir vers moi, armé, il s'approche, enfin.

## La différence peut devenir une force

**B**en Jackson était un petit garçon un peu différent. Ce n'était pas sa faute.

Juste un tout petit problème à la naissance... Une défaillance dans le rouage, pourtant bien huilé, de l'accouchement.

Beth, sa maman, sentait bien que quelque chose ne tournait pas rond, que son bébé était en souffrance. Et elle avait raison ! Mais le personnel soignant n'avait pas pris en compte les ressentis de cette maman. Resté coincé un peu trop longtemps dans le passage lors de sa naissance, Ben avait manqué d'oxygène.

Toute sa vie allait en être chamboulée.

Ainsi, atteint par une infirmité motrice cérébrale, il était condamné par la médecine à ne jamais être autonome, et ne pourrait peut-être même pas marcher !

Les séquelles neurologiques étaient bien présentes.

Ben souffrait de différents déficits moteurs : troubles de l'équilibre, marche désordonnée, manque de coordination dans ses mouvements, incapacité de réaliser des mouvements alternés rapides et d'atteindre une cible...

Cependant, ses parents Beth et John n'abandonnèrent jamais et firent toujours en sorte que leur fils vive une vie « normale ».

C'est donc une enfance bercée par les séances de kinésithérapie, de balnéothérapie, de divers traitements et équipements orthopédiques qu'a vécue Ben. Et même si les traitements amélioreraient son quotidien, tout n'était pas simple pour lui.

Mais l'amour et la détermination de ses parents lui permirent de suivre ses études dans des établissements non spécialisés, mêlé ainsi aux enfants de son âge, même si en contrepartie il subissait régulièrement les railleries de ses camarades d'école.

Mais Ben était motivé par une envie de réussir coûte que coûte ! Il était bien déterminé à faire mentir la médecine !

Ce jeune homme s'était toujours battu pour parvenir à se faire une place.

C'est ainsi qu'un beau jour, las de se plaindre de son sort, Ben Jackson poussa la porte d'une salle de sport et décida de devenir lutteur.

Bien entendu, personne n'y croyait ! Comment un infirme pourrait-il devenir un lutteur, musclé, fort, combattant des adversaires sur un terrain qui n'était pas le sien ?!

Un choix plus qu'étonnant pour ce garçon dont les membres lui permettaient à peine de tenir debout, car ce sport nécessite d'avoir de la force et de la résistance puisqu'elle nécessite un travail de tous les muscles, un travail complet du corps.

En effet, la lutte est un sport de combat à mains nues au cours duquel les adversaires se mesurent au corps à corps. L'objectif étant de remporter le combat en faisant tomber l'adversaire au sol et en maintenant ses deux épaules collées au tapis. Cette idée paraissait tout à fait saugrenue !

Mais Ben avait de la suite dans les idées.

Il passait donc la plus grande partie de son temps à s'entraîner, d'un exercice à un autre, d'un appareil de musculation à un autre, repoussant ses limites un peu plus chaque jour.

Son corps commençait à se modifier : ses muscles de plus en plus visibles et saillants le transformaient.

Bien sûr, c'était difficile. Son corps le brûlait sous l'effort. Un vrai supplice pour ce jeune homme dont les muscles étaient faibles.

Pourtant Ben Jackson s'accrochait et commençait même à disputer des matchs, qu'il perdait au début la plupart du temps. Mais là encore la volonté est plus forte que tout et les efforts du jeune homme ne tarderaient pas à être récompensés.

Animé par une volonté à toute épreuve, ce jeune homme est arrivé à faire mentir les pronostics et pratique aujourd'hui la lutte

sportive de haut niveau.

En effet, Ben Jackson continue de s'améliorer et se prépare même à disputer en 2016 les jeux paralympiques qui se dérouleront à Rio.

Et Ben voit plus grand : il s'efforce à présent de rivaliser au niveau international en haltérophilie.

Ben est tout simplement un athlète inspirant qui définit vraiment ce que cela signifie :

Gagner de l'intérieur.

Ben, et d'autres sportifs handicapés comme Ismaël Guilliorit champion de surf unijambiste (amputé au niveau du tibia droit depuis la naissance à cause de brides amniotiques (formations fibreuses dans la cavité amniotique pouvant apparaître pendant la grossesse), ce funambule prend appui sur une prothèse pour surfer), soulèvent un vrai débat sur le handicap dans le milieu du sport. Ils nous rappellent par leurs histoires personnelles qu'un accident peut arriver à tout le monde et faire basculer du monde des « valides » à celui des « handicapés » du jour au lendemain. Le handicap nous concerne tous.

On réalise alors combien la volonté de certaines personnes peut leur permettre de réaliser de grandes choses.

Admiratifs du beau parcours de Ben, sa famille et ses proches savent qu'il ira jusqu'au bout, car celui-ci a pour unique devise dans la vie de ne jamais abandonner. N'est-ce pas une revanche sur la vie et la plus belle des récompenses ?!

## La vengeance

La maison surplombait des falaises de roches noires sur lesquelles ricochait l'écume des vagues. Le lierre serpentait sur les pierres froides, et laissait juste assez de place pour l'encadrement de la lourde porte en chêne qui dépassait. Elle avait cet air sinistre des vieilles maisons hantées, quelque chose d'inquiétant, d'inhabituel et la plupart des gens la trouvaient effrayante.

– Alors, tu contemples ta nouvelle demeure ?

Teresa reconnut, sans avoir besoin de se retourner, son interlocuteur. Daniel, son plus vieil ami, transportait les lourds cartons qu'il tenait entre les bras, du vestibule au grenier. Il était venu l'aider à transporter les vieilles affaires de l'ancienne propriétaire pour qu'elle puisse les remplacer par les siennes.

– Je dois avouer qu'elle me donne froid dans le dos. Tu es vraiment sûre de vouloir habiter dans cette immense maison seule ?

– Je n'ai pas peur, moi.

Il ouvrit un des cartons et en sortit un châle violet qu'il admira d'un air affligé.

– Je n'ai pas l'intention de finir comme ma mère et de mourir seule, reprit-elle. Mais cette maison représente l'héritage de ma famille. Je ne peux pas m'en séparer.

– Ça et les vergers ! lança-t-il avec un clin d'œil, riche héritière va ! (il regarda sa montre d'un geste rapide, signe du policier qu'il était) je vais me chercher à boire. Tu veux quelque chose ?

Elle acquiesça. Restée seule, Teresa flâna encore un peu dans les vieilleries qui s'entassaient dans le grenier. Elle allait attraper un chapeau lorsque son pied heurta quelque chose. Elle

s'agenouilla et aperçut la minuscule poignée incrustée dans le parquet. Elle tira dessus avec force et vit la trappe cachée. Elle l'ouvrit. Une boîte en bois précieux, probablement de l'acajou, était posée dans la cachette. Elle devait être là depuis longtemps, au vu de la poussière étalée dessus. Elle déverrouilla la boîte et y découvrit un vieux cahier en cuir.

– Qu'est-ce que c'est ? s'enquit Daniel, en lui tendant un verre de jus de fruit.

– Je n'en ai pas la moindre idée, répondit-elle sans cesser de fixer la boîte, mais si ça a été caché là dedans c'est forcément important.

Elle s'empara du cahier, et un tas de papiers jaunis s'en échappa.

– Alors, qu'est-ce que c'est ? reprit Daniel.

– Une sorte de journal intime, murmura-t-elle.

– De ta famille ?

– Je n'en sais rien.

Il attrapa les papiers qui étaient tombés par terre. Teresa connaissait suffisamment son ami pour savoir lorsque quelque chose l'intriguait et elle sut que c'était le cas à la moue qu'il arborait lors de sa lecture.

– Ce sont des actes de propriétés. Là c'est le manoir, et là les vergers, il y a même les terres inexploitées par ta famille. Le côté étrange c'est que ces documents devraient déjà être en ta possession, pas planqués sous une latte de parquet ! Et il n'y a pas de noms, juste la date, 1941, je crois. Et sur le cahier ?

– Rien non plus, la première page a été arrachée.

Après le départ de son ami, Teresa lut tous les papiers, elle apprit ainsi que les mystérieux propriétaires étaient mariés, grâce au certificat et qu'ils avaient des enfants dans le testament. Mais quel que soit le document, jamais un nom ou une quelconque indication sur l'identité de ces personnes. Teresa était perplexe, sa famille se targuait de recevoir la maison et ses terres en héritage depuis que Marcus Lawrence, son arrière grand-père, l'avait

construite. Ils en étaient si fiers que cacher des documents aussi importants lui paraissait aberrant. Alors, que faisaient ces documents cachés dans le parquet du grenier ? Et, plus important encore ; à qui appartenaient-ils ? Pourquoi les y avoir cachés ?

Ces questions la perturbèrent tout le reste de la soirée et elle sombra dans un sommeil difficile. Au milieu de la nuit, un bruit de verre brisé la réveilla. Elle se leva, affolée, persuadée que le bruit venait du salon, mais n'y trouva rien. Elle parcourut le reste des pièces en vitesse et ne vit rien non plus. Ça devait être dans mon rêve, songea-t-elle, en remontant les escaliers. Arrivée devant sa chambre, un violent courant d'air la fit vaciller ; les fenêtres étaient ouvertes ! Elles étaient pourtant fermées lorsqu'elle était sortie. Un morceau de papier traînait, elle le déplia et lut le message inscrit :

« Cette maison ne te revient pas de droit, Teresa ».

Saisie de peur, elle se recoucha, le cœur battant à toute vitesse. Ce n'est rien, se sermonna-t-elle, je ne vais pas commencer à avoir peur de quelques coups de vent ou d'un message idiot !

Le lendemain, Teresa était épuisée et plutôt effrayée. La nuit avait été la plus longue et la plus étrange qu'elle n'ait jamais vécue. Dans son ancienne maison, les lumières ne s'éteignaient pas toutes seules, les rideaux ne bougeaient pas lorsque les fenêtres étaient fermées et on n'entendait pas de violons à quatre heures du matin !

– Comment ça ta maison est hantée ? s'exclama Daniel au téléphone.

– Je ne sais pas quoi te dire, mais il y a quelque chose qui cloche dans cet endroit. Des papiers bizarres surgissent, les objets bougent...

– Attends une minute. Est-ce que tu es en train de me parler de... fantômes ? dit-il en tentant de contenir son hilarité.

– J'aimerais que tu fasses quelque chose pour moi, dit-elle, en l'ignorant.

– Je m'en doutais, répondit-il amusé, vas-y je t'écoute.

– J'aurais besoin que tu fouilles dans les archives du commissariat pour que je sache de quelle manière mon ancêtre a eu cette maison. Je voudrais des informations, comme par exemple si c'est bien lui qui l'a construite.

– Hum, je vais essayer de t'avoir ça !

Elle le remercia, et attendit qu'il la rappelle. Elle n'eut pas à patienter longtemps, son téléphone sonna une heure et demie plus tard.

– Je ne sais pas ce que tu cherchais, annonça-t-il d'emblée. Si c'est un meurtre caché, alors tu vas être déçue. Mais si ce sont des problèmes dans l'acquisition de la maison, alors j'ai peut-être quelque chose qui va t'intéresser. Bon, à première vue, tout a l'air en ordre. J'ai trouvé l'acte de construction de Marcus Lawrence daté du 23 août 1945, après la guerre. Je me suis dit que tu voudrais que je creuse un peu, alors j'ai lancé des recherches et j'ai fini par tomber sur un truc. Je te l'ai envoyé par mail.

Elle se dépêcha d'ouvrir la pièce jointe, et tomba sur une photo de la maison, de deux hommes et d'une petite fille. Elle reconnut le premier comme étant Marcus, son portrait était encadré dans la cuisine depuis son enfance.

– Et alors ? demanda-t-elle.

– Regarde mieux, je ne l'avais pas vu non plus au début.

Elle scruta la photo de bas en haut, puis aperçut en toutes petites lettres, une date.

– 19 mars 1938 !

– Exactement ! Étrange que cette photo ait été prise sept ans avant la soi-disant construction de la maison non ? Ça aurait pu être une simple erreur, alors j'essaie de trouver l'identité des gens qui accompagnent Marcus pour en être sûr, mais j'en suis encore au début de mes recherches. Veux-tu que je continue ou ça n'en vaut pas la peine ?

– J'aimerais que tu finisses ces recherches ! répondit-elle sans hésiter.

Le soir venu, Teresa se coucha avec la boule au ventre, elle



craignait de revivre une nuit aussi effrayante que la dernière. Elle s'endormit rapidement, trop exténuée pour avoir peur. Soudain, le même bruit strident de verre cassé la fit sursauter. Cette fois elle ne se leva pas, mais se recroquevilla dans son lit en priant de toutes ses forces pour que cela cesse. Elle entendit des pas, et des grincements provenant de l'escalier. Puis la porte s'ouvrit lentement, et, sous les yeux ébahis de Teresa, une silhouette se matérialisa à l'entrée. Il lui sembla que l'ombre prenait forme, et tout à coup, elle sut de qui il s'agissait. Elle hurla de panique et s'évanouit.

Lorsqu'elle rouvrit les yeux, elle était dans son salon. Seule.

Elle tenait, serré dans sa main, un morceau de papier jauni. Elle le déroula et comprit qu'il s'agissait de la première page du cahier qu'elle avait trouvé, celle qui avait été arrachée. La feuille était presque vide, seul un nom était écrit, que Teresa déchiffra tant bien que mal : « *Barthélémy Isaakovitch* ». Elle envoya un SMS à Daniel pour lui faire part de sa découverte. Une intense douleur à la tête la submergea. Elle porta sa main à son crâne. Ses cheveux étaient ensanglantés. Des heures durant, elle resta assise là, incapable de bouger. Puis, le téléphone sonna, elle se traîna jusqu'à lui et décrocha.

– Salut ! dit gaiement Daniel.

– Je l'ai vu !

– De quoi tu parles ?

– La petite fille sur la photo ! Je l'ai vue, hier soir.

– Ah oui, évidemment, ironisa-t-il. Et qu'est-ce que vous avez fait ? Une partie de cartes ?

– Je ne rigole pas, Daniel ! C'est elle, le fantôme ! Et je ne sais pas ce que ma famille lui a fait, mais elle est là pour me hanter !

– Euh ... Je ne suis pas sûr de croire à ton histoire fantasmagorique, mais tu as raison sur une chose. Assieds-toi bien, parce que ce que je vais te raconter est plutôt dur à croire ! Dès que tu m'as envoyé ce nom, ça a été très facile d'en apprendre plus.

L'homme de la photo s'appelle bien Barthélemy, c'est sa fille, Malka Isaakovitch qui l'accompagne. Ils étaient juifs. Mais ce n'est pas tout ce que j'ai découvert. La maison leur appartenait, elle n'a pas été construite par Marcus. Barthélemy était un ami proche de ton arrière grand-père, et pendant la guerre, quand il a été envoyé en camp de travail, il la lui a confiée. Mais il est mort là-bas et n'est jamais revenu. Ton grand-père s'est approprié la maison. J'ai quand même réussi à retrouver la trace des descendants de Malka. Elle a eu un fils, et il habite près de chez toi.

Sous le choc, Teresa resta muette de stupéfaction pendant quelques instants. Puis, elle dit :

– Est-ce que je peux avoir son adresse ?

Daniel la lui donna, puis mit fin à la communication. Teresa était abasourdie, comment sa famille avait-elle pu lui cacher des informations aussi capitales ?

Occupée par ses réflexions, elle ne vit pas la forme sombre se glisser derrière elle.

Les jours et les nuits se succédèrent, tous identiques. Elle travaillait la journée, et frissonnait la nuit, hantée par le fantôme de Malka. Elle tentait de se raisonner, mais rien n'y faisait. Elle avait essayé d'appeler l'homme que Daniel avait retrouvé un bon nombre de fois, mais elle avait toujours fini par reposer son téléphone. Au bout d'une semaine, sans parvenir à dormir, elle comprit qu'elle ne pourrait jamais vivre dans cette maison. Elle se rendit à l'adresse indiquée et se retrouva devant une modeste bicoque. Elle frappa à la porte. Une petite fille, ressemblant trait pour trait à la Malka de la photo, lui ouvrit avec un sourire radieux.

– Malka ? Qui est-ce ? demanda son père.

– Je ne sais pas ! dit la petite fille, d'une voix chantante.

L'homme accourut et s'immobilisa, surpris, quelques secondes.

– Que puis-je faire pour vous ?

– Je suis Teresa Lawrence répondit-elle hésitante. Excusez-

moi, mais êtes-vous bien le fils de Malka Isaakovitch ?

– Oui, je le suis. David, pour vous servir ! Qu'est-ce que vous me voulez, questionna-t-il, soupçonneux.

– J'ai des choses à vous dire, sur votre mère. Puis-je entrer ?

Il recula d'un pas pour la laisser passer. Une fois installée, Teresa prit la parole et raconta ce qu'elle avait découvert. Elle parla pendant longtemps sans qu'il n'ouvre la bouche. Lorsqu'elle eut terminé, il se mit à raconter sa propre vie. Il lui expliqua comment Barthélémy, alerté, avait confié sa fille à une nourrice qui l'avait élevée avant d'être emmenée, que Malka avait tenté de récupérer ce qui aurait dû lui appartenir, mais que Marcus ne l'avait pas écouté. Plus tard, celle-ci s'était mariée, avait eu un fils. Elle était morte il y a quelques années d'une crise cardiaque.

L'attachement qu'il portait à sa mère défunte touchait Teresa, qui n'avait jamais vraiment connu l'amour d'un parent, et la pauvreté manifeste dans laquelle il vivait la révolta. Il aurait dû être riche, avoir assez pour nourrir sa fille.

Elle resta avec David toute la journée, écoutant ses histoires, regardant les photos de sa jeunesse ou jouant avec sa fille. Plus les heures passèrent, plus la bonté de cette famille l'émouvait. Lorsque le moment de partir fut venu, la culpabilité lui serrait la gorge et le fait de devoir les laisser se débrouiller alors qu'elle avait tout ce qui leur appartenait lui brisait le cœur.

Soudain, elle eut une idée.

– Bon, loin de moi l'idée de vous chasser, mais il se fait tard et Malka doit aller se coucher, dit David sans prêter attention aux protestations de la fillette.

Et c'est en voyant le petit visage plein de larmes de Malka que Teresa comprit que son idée était la bonne. C'était fou, mais elle devait le faire.

Elle fouilla dans son sac et en extirpa les clés de sa maison, puis les tendit à David qui la regarda, interloqué.

Quelques jours plus tard, la maison de Teresa Lawrence changea de propriétaires, elle fut mise au nom de Malka Isaako-

vitch et de son père. Teresa quitta la maison, le cœur léger, persuadée d'avoir agi pour le mieux, même si Daniel la prenait pour une folle. Libérée d'un poids, elle savait qu'à partir de là, sa vie serait belle !

David Isaakovitch entra la clé dans la serrure de sa nouvelle maison, en tenant la main de sa fille. Malka eut un sourire éblouissant.

– Dis papa, c'est la maison où j'ai dû faire le fantôme ? demanda-t-elle, ravie.

David ne répondit rien, toujours admiratif de la ressemblance entre sa mère et sa fille. Comme la petite fille semblait attendre une réponse, il dit :

– Tu as été une si belle actrice !

– Et la dame a eu très peur de moi ! Dis papa, tu crois que mamie est fière de moi maintenant qu'on a récupéré sa maison ?

Il s'autorisa un rire triomphal, légèrement malveillant.

– Oh oui, très fière, ma chérie. Très fière ! Puis il entra un pied dans la maison.

« J'ai réussi, mère, comme je te l'avais promis je t'ai vengée. J'ai récupéré ce qui t'appartenait de droit ! » songea-t-il, heureux de l'accomplissement de sa vengeance.

## Un destin perdu

Le destin du royaume d'Eterna était inscrit dans le livre des miracles. Ce livre avait été donné au Roi par les Dieux. Il était gardé dans la salle la plus belle et la plus inaccessible du palais royal. Chaque jour, les Gardiens, nommés par le Roi, devaient tourner une nouvelle page. Sur cette page était inscrit le déroulement de la journée et, ainsi, ils étaient au courant de tout. Enfin, pas tout à fait de tout : il leur était interdit de lire le futur. Le Roi était le seul à avoir ce droit. Si l'un des Gardiens était surpris en train de regarder une page qui n'avait pas encore été tournée, il serait emprisonné et certainement mis à mort. Il faut aussi savoir que si par malheur, une page disparaissait, le destin s'annulerait jusqu'à ce qu'elle soit retrouvée.

Elvin vivait dans ce royaume. Il avait vingt-et-un ans et doutait souvent des pouvoirs du livre. Il pensait qu'il était seul maître de son destin. Souvent, le soir, avec ses amis ils restaient près du palais. Ils avaient un but, c'était d'entrer à l'intérieur pour y dérober le livre. Ainsi, ils pensaient qu'ils pourraient montrer que le destin était un choix personnel et que les Dieux ne pouvaient rien y changer. Ils observaient donc les allers et venues au palais, notaient les horaires de lever et de coucher de la famille royale ainsi que de leurs gardes. Si bien qu'un jour, ils voulurent entrer dans le palais seulement pour voir si le plan qu'ils avaient mis en place fonctionnait et pour avoir plus d'informations. Ils avaient tout préparé : ils se rejoindraient samedi à dix-huit heures précises. Cinq d'entre eux s'introduiraient dans le palais par la fenêtre de la cuisine. Ils iraient ensuite dans la salle de bal qui, normalement, est inoccupée le samedi. Deux resteraient cachés là pour surveiller les environs. Deux autres se cacheraient un peu plus

loin avec la même fonction. Elvin avait été choisi par ses amis pour aller inspecter la bibliothèque où ils pensaient que se trouvait un passage secret. Si quelque chose se passait mal, ils devaient tous essayer de rester le plus discrets possible. Le samedi arriva et les cinq collègues commencèrent à exécuter leur plan. Tout se passait à merveille. Personne ne les remarqua et Elvin put facilement accéder à la bibliothèque. Il commença ses recherches, mais, soudain, il entendit du bruit qui venait de la salle de bal. Alors, il sortit discrètement de la bibliothèque. Il se faufila jusqu'à l'endroit d'où venait le bruit. Il vit soudain trois hommes masqués. Deux tentaient d'ouvrir une grande porte, pendant que le troisième, armé d'un couteau, assurant leurs arrières. Il était grand et mince et derrière son masque noir, on pouvait deviner une peau très blanche. Les gardes du palais, pourtant à leur poste, tremblaient devant l'habileté avec laquelle cet homme maniait son arme. Elvin aperçut ses quatre complices cachés tout près de la grande brute au couteau, derrière de grands rideaux. La chemise de l'un d'entre eux dépassait légèrement et l'homme ne tarda pas à s'en apercevoir. Il commença à brandir son couteau pour l'enfoncer dans les côtes du pauvre jeune homme. Elvin réfléchit très vite, il saisit un des chandeliers qui se trouvait dans la pièce et courut aussi rapidement qu'il put, mais en faisant le moins de bruit possible. Il arriva juste à temps et assomma celui qui faillit assassiner son ami. Celui-ci tomba sur ses deux acolytes qui venaient juste d'ouvrir la porte. Son poids les déséquilibra et ils tombèrent tous les trois à la renverse dans un petit escalier qui se trouvait derrière l'ouverture. Les gardes qui, jusque-là n'osaient approcher les bandits, accoururent et les immobilisèrent. Elvin ne sut quoi faire et resta planté là, les yeux écarquillés. Il était lui-même impressionné de ce qu'il venait de faire. Il se retourna pour voir si son ami se portait bien. Mais il ne vit personne. Ses collègues avaient disparu. Étaient-ils partis en vitesse comme le plan l'avait prévu ?

Il décida à son tour de s'échapper du château. Mais à peine

avait-il fait un pas que quelqu'un le saisit par le bras. C'était un des gardes. Elvin essaya de se débattre, mais celui-ci était plus musclé que lui. Il le transporta jusqu'à la salle du trône royal en disant :

– Voilà Messire, c'est lui.

Elvin ne savait que faire. Le Roi le dévisagea :

– Tu es bien jeune ! lui dit-il après un long silence, et pourtant, tu as toutes les qualités qu'un Gardien doit avoir.

Elvin ne comprit pas, il s'était introduit dans le palais par effraction, avait tenté de voler le livre le plus sacré du royaume, s'était battu contre un bandit pour en sauver un autre et voilà que le Roi le félicitait !

– En protégeant le Livre des miracles, tu as protégé ton peuple, et moi entre autres. Voilà pourquoi, en ce jour, je te nomme Gardien du Livre sacré.

L'homme qui tenait Elvin lui donna un léger coup sur la nuque pour qu'il s'incline. Il fut ensuite conduit dans les escaliers étroits où étaient tombés les trois voleurs. Au bout de ces interminables marches, il arriva dans une salle splendide. Au centre se trouvait un livre décoré d'or et de pierres précieuses. Il comprit alors qu'il se trouvait dans la fameuse salle qu'il avait cherchée pendant des années entières avec ses amis. Il dut s'agenouiller devant le livre pour prêter serment. Elvin essaya de leur expliquer que c'était une erreur et qu'il n'était pas à la hauteur de ce travail, mais on lui rétorqua que le Roi ne nommait jamais ses Gardiens au hasard.

Pendant les jours qui suivirent, le jeune homme apprit à garder l'œuvre précieuse. Ses nouveaux collègues ne lui plaisaient pas du tout. Ils ne parlaient que très peu et lorsqu'ils le faisaient, ce n'était certainement pas adressé à lui. Non, c'était pour dire à quel point ce livre était puissant. Elvin n'avait pas changé : pour lui ce fichu bouquin n'était qu'une vulgaire arnaque. Il put voir sa famille, mais seulement à l'intérieur du palais, car il n'avait pas le droit d'en sortir. Il ne vit plus ses amis. Il ne savait

pas s'ils le détestaient (il les avait abandonnés pour servir le Roi) ou s'ils l'adoraient (il avait quand même sauvé la vie d'un des leurs). Tout ce qu'il savait, c'était qu'il fallait se lever chaque matin, vérifier le contenu du livre et prévenir le Roi si quoi que ce soit arrivait de suspect. Les jours, les semaines passèrent ainsi, aussi monotones les uns que les autres. Le nombre de pages à tourner diminuait au fur et à mesure que le temps s'écoulait. Puis vint le jour de l'avant-dernière page. Une journée qui commença plutôt calmement, mais ce calme se dissipa vers le milieu d'après-midi. Elvin avait trouvé le livre jeté par terre et en le remplaçant, il s'était aperçu que la dernière page manquait. Elle avait été arrachée. Il courut pour prévenir le Roi. Quelques minutes plus tard, tout le Royaume était au courant. Elvin et ses compagnons devaient donc retrouver cette dernière page avant la tombée du jour. Cette mission était la plus difficile qu'il n'ait jamais eue. Chercher une page au milieu d'un livre, lorsqu'on ignore son contenu, est déjà bien compliqué alors au milieu d'un Royaume, cela paraissait impossible. Mais impossible n'était pas un mot qu'il fallait employer chez les Gardiens. Toutes les maisons du royaume furent fouillées. Un très grand nombre d'habitants du royaume furent alors arrêtés pour possession d'une feuille arrachée, mais aucune d'elles ne correspondait à la feuille manquante. Vers la fin de la journée, Elvin était épuisé, mais il ne pouvait s'empêcher de réfléchir : personne ne connaissait le contenu de la page alors pourquoi l'aurait-on dérobée. Les seules personnes qui auraient pu voler la précieuse page étaient donc les Gardiens et le Roi. Mais on avait cherché toute la journée chez tous les Gardiens du royaume et le résultat était nul. Serait-ce donc... le Roi le coupable ? Cette réponse était évidente pour Elvin, mais elle n'était pas logique pour autant. Quoique... mais si ! Le Roi n'était fouillé par personne, car qui oserait l'accuser se ferait immédiatement emprisonner pour le restant de ses jours ! Ainsi, le Roi ne risquait rien !

– Elvin ! Va à la rue des Révoltes plutôt que de rester ici à



ne rien faire ! Je suis sûr que le coupable s’y trouve, lui ordonna un des Gardiens.

– Mais, répondit Elvin, on l’a déjà fouillée au moins dix fois et on n’a rien trouvé !

– Tais-toi ! Elle doit bien être quelque part cette page alors ouvre les yeux. Si on ne l’a pas trouvée ici, c’est qu’elle est là-bas.

Elvin y alla, persuadé que cette recherche n’allait rien donner de très intéressant. Dès que quelque chose allait de travers de toute façon, c’était forcément dans la rue des Révoltes que se trouvait le coupable. Sûrement à cause du nom injuste qu’on lui avait donné. Elvin connaissait bien cette rue. C’est là qu’il était né et qu’il avait grandi avec sa famille et ses amis. Mais oui ! Ses amis ! Ils étaient les seuls à pouvoir aller chercher la page dans le palais sans se faire remarquer !

Quelques heures plus tard, le soir tombait sur le royaume d’Eterna. Tout le peuple était rassemblé sous le balcon du Roi. Ils étaient presque cinq milles, mais personne ne parlait. On aurait dit qu’ils attendaient quelque chose, une annonce, un événement... quelque chose qui allait bouleverser leur vie. Elvin faisait partie de la foule. Il se tenait un peu à l’écart avec ses amis. Mais ils n’avaient pas le même comportement que les autres. Ils paraissaient penseurs, un peu perdus peut-être. Le Roi lui-même apparut, le visage triste, honteux, mais on aurait dit qu’il cherchait à cacher ses sentiments. Il se voulait fier, mais il n’en avait pas l’air. Il tenait dans sa main une page arrachée et commença son discours :

– Bonsoir à tous. J’ai une grande nouvelle à vous annoncer. La page a été retrouvée. Je tiens d’ailleurs à remercier Elvin, un de mes fidèles Gardiens pour son travail admirable.

La foule poussa un soupir de soulagement, on pouvait maintenant lire sur les visages une sorte de sourire, ils applaudirent :

– L’identité du coupable, continua le Roi, ne sera pas révélée, mais, ne vous en faites pas, il sera puni pour son acte si infidèle. Je vais devant vos yeux, recoller la page qu’il a sauvagement

arrachée.

C'est ce qu'il fit et la cérémonie se termina dans un silence respectueux. Elvin et ses compagnons quittèrent la place ensemble. Aucun d'eux n'osait prendre la parole. Elvin déclara enfin :

– J'essaye depuis tout à l'heure de me dire que ce n'est rien et que de toute façon ce livre n'existe que pour nous manipuler... mais j'ai quand même de plus en plus peur. Je me demande si je n'aurais pas mieux fait de brûler cette page.

Décidément, ce livre ne m'aura causé que des malheurs. Il m'a séparé de vous, j'ai dû le surveiller, le protéger, retrouver cette maudite page et tout ça pour qu'au final, il m'annonce :

– Votre royaume touche à sa fin, aujourd'hui sera votre dernier jour.

## Du malheur au bonheur

**L**uc est un homme de quarante-cinq ans, veuf, célibataire et en recherche d'emploi. La vie ne l'a pas épargné, la maladie a emporté sa femme avant qu'elle ne lui ait donné des enfants. Après ce malheur, Luc a sombré dans la dépression et a tout perdu, travail, maison, famille et amis, sauf David, son ami d'enfance. Celui-ci lui a d'ailleurs offert un toit, et lui a permis de continuer à pratiquer le cyclisme, leur passion commune. Luc, malgré son éducation dans un milieu favorisé et des études de droit, est rejeté par l'ensemble de la petite commune dans laquelle il vit maintenant. Il est considéré comme un bon à rien, un marginal et de surcroît, comme une personne sauvage et sans éducation, alors qu'il est simplement timide et malheureux.

Tous les samedis matin, les deux amis ont pour habitude de se retrouver à l'entrée du village pour partir ensemble avaler des kilomètres à vélo. Mais ce samedi, Luc attend David pendant une heure. Sans nouvelle il se rend chez David. La porte étant ouverte, il pénètre dans la maison et trouve son ami étendu face contre terre, dans une marre de sang. Il s'affole, se précipite sur son ami, le retourne pensant lui apporter les premiers gestes de secours, et découvre, dans la stupéfaction, que David ne respire plus. Il reste là quelques minutes, abasourdi, il est maintenant seul au monde. La police arrive très vite après qu'il l'ait contactée. Elle en conclut à un meurtre au vu des marques de coups et de nombreuses plaies visibles sur le corps du défunt.

Le corps de David est amené pour une autopsie, après laquelle, le médecin légiste confirme qu'il est décédé après avoir résisté et reçu plusieurs coups de couteau.

Très vite Luc est suspecté. Après une mise en garde à vue, il

est relâché par manque de preuve, mais reste le suspect numéro un dans le cadre du meurtre de David.

Sa vie, déjà difficile, vire au cauchemar. L'ensemble de la population de sa commune se montre virulent, violent tant par les mots que par les actes. Un matin lorsqu'il quitte sa maison pour se rendre à la boulangerie, il trouve écrit sur sa porte :

« Meurtrier ».

Puis il se fait comme très souvent insulter et agresser. Pour tous, il est l'assassin, l'homme dangereux. Tous souhaitent son départ et tous sont prêts à tout pour le pousser à quitter le village.

Parallèlement à ça, l'enquête se poursuit. La police piétine. Aucun témoin et aucune preuve ne peuvent être apportés au dossier. Luc, quant à lui, se sent de plus en plus seul et isolé et a des idées suicidaires. Tout se mélange dans sa tête, mais une chose lui revient sans cesse à l'esprit, l'histoire que David lui a confiée.

Quelques jours avant sa mort, David avait reçu la visite d'une femme, qu'il n'avait pas revue depuis vingt ans environ. Il avait eu avec elle une courte liaison puis elle avait disparu subitement sans laisser d'adresse, ni d'explication, et ils ne s'étaient jamais revus jusqu'alors. Elle était revenue pour l'inviter à la fête d'anniversaire des vingt ans de son fils. Tout d'abord, il s'emporta, car il estimait qu'elle lui devait des explications et des excuses sur sa disparition d'il y a vingt ans plus tôt et refusa l'invitation. C'est alors que Sylvia se décida à lui avouer qu'il était le père de son enfant. Elle lui apprit aussi que durant toutes ces années leur fils Arnaud avait grandi dans la haine de son père qui, à cause d'elle, le voyait comme un lâche qui avait fui ses responsabilités en les abandonnant, dès les premiers mois de grossesse, et n'était jamais réapparu. Elle voulait se racheter et présenter, l'homme qui était son père, à Arnaud le jour de son vingtième anniversaire. Elle espérait que tous deux pourraient la pardonner et surtout rattraper les années perdues.

David finit par accepter comprenant la souffrance qu'Arnaud avait endurée. Il devait endosser son rôle de père pré-

cisément le jour de la fête.

L'histoire que David lui a confiée résonne sans cesse dans sa tête. Ce jour-là, il se rappelle que la fête est programmée pour le lendemain et décide de s'y rendre. Il voit Sylvia et lui apprend la mort de David, mais ne lui parle pas du meurtre. Elle lui avoue qu'elle avait préparé la rencontre en apprenant à Arnaud qu'elle avait retrouvé son père et qu'il vivait dans un petit village à cent kilomètres de chez eux, mais qu'elle ne lui avait pas parlé de la présence de son père pour son anniversaire. Luc repart convaincu qu'Arnaud a un lien avec le meurtre de son meilleur ami. Quant à Sylvia, elle regrette d'avoir annoncé à Arnaud l'existence de son père, car elle va devoir lui expliquer et donc assumer ses mensonges. Elle sait également que son fils, traumatisé par l'absence d'un père et suivi psychologiquement depuis des années pour des troubles du comportement, réagira violemment.

Luc pendant le trajet du retour se repasse encore et encore les mots de Sylvia. Il imagine la colère qu'Arnaud a pu avoir envers David. Il en veut déjà à cette femme d'avoir élevé un enfant devenu adulte dans la haine d'un père absent, mais qui dans ce cas n'y est pour rien. Il est persuadé qu'Arnaud est lié à cette affaire. Aussitôt, il se rend au commissariat. Il est pris très au sérieux et l'enquête reprend dans cette direction. La police découvre qu'Arnaud est connu de leurs services pour divers actes de violence. La mère ne peut nier l'agressivité et la violence de son fils qu'elle avait d'ailleurs anticipées dès sa rencontre avec Luc. Elle remet aussi le dossier médical d'Arnaud. En l'absence d'alibi, Arnaud est mis en garde à vue et finit par avouer le meurtre de David. Il est condamné pour meurtre avec préméditation avec une remise de peine, car il est aussi reconnu victime.

Luc de son côté se retrouve en photo sur les journaux locaux, sa vie tragique est décrite et ainsi les gens posent un autre regard sur cet homme qui a tant souffert. Il n'est plus l'exclu, mais il est devenu le justicier, celui qui a rétabli la vérité et surtout celui que les gens veulent remercier. Un élan de solidarité en sa faveur est

engagé et un appel aux dons est lancé pour l'aider à reprendre une vie sociale. La population, qui l'a tant sali et rejeté, tient à lui venir en aide, à le récompenser, en lui témoignant sa reconnaissance et en l'accueillant parmi eux. C'est ainsi que Luc reprend goût à la vie et décide d'intégrer une école de police, comme il l'avait rêvé étant enfant. Maintenant tout lui sourit, même l'idée de fonder une famille germe en lui. Le malheur est derrière lui et le bonheur est à ses pieds.

## Sable rouge

Ils étaient là, allongés sur la rive du fleuve de l'Euphrate, les pieds plongés jusqu'aux chevilles dans l'eau fraîche de cette fin de mois de septembre. Elle le regardait d'un amour insouciant tandis qu'il jouait avec les fines boucles de ses cheveux noirs.

– Evren, je pense que je ne pourrais jamais me passer de toi, de ton amour, de ta peau contre la mienne, de ton odeur, dit-elle tout en se redressant pour mieux l'observer.

– Tu n'auras jamais à te passer de moi, car je ne laisserai jamais quiconque nous séparer, je t'en fais la promesse, la rassura le jeune homme.

– Et les jeunes Turcs ? Ils ont déjà commencé à faire le registre des Arméniens d'Erzincan. Ils ont convoqué mon père et tous les hommes du quartier demain à la mairie.

– À ce propos, j'ai entendu mon père parler avec un de ses vieux amis, le père du leader du parti, Ismal Pacha. Ils disaient que les Turcs veulent vous faire passer pour les coupables d'un crime que vous n'avez pas commis. Il y a quelque chose de pas clair dans cette histoire, quelque chose se prépare et toi et ta famille vous devez partir avant qu'il ne soit trop tard.

Cette nouvelle glaça le sang de la jeune Sima, prise de panique.

– Et toi que vas-tu faire ? Je ne veux pas te laisser. Il faut que tu viennes avec nous. S'ils découvrent que tu aides une famille arménienne, ils te tortureront à mort.

– Je te rejoindrai, demain dès l'aube, chez toi. Je ne suis plus à ma place, ici, et comme je te l'ai dit je ne laisserai personne te faire du mal, de n'importe quelles façons.

Les jeunes amants restèrent, là, encore quelques minutes ou peut-être quelques heures. Ils prenaient conscience que le monde cruel qui les entourait ne voulait pas de leur union. Leur insouciance était maintenant un vieux souvenir, il fallait affronter les jeunes Turcs, les obstacles et les dangers qui les attendaient. Malgré tout, ils n'avaient pas peur, ils étaient ensemble.

Sima rentra dans la petite maisonnette qu'elle habitait, rue Umalar, avec ses parents et ses deux petits frères jumeaux. Elle devait leur annoncer la nouvelle. Ce qu'elle fit sans attendre, dès qu'elle eut passé la porte. Sa mère, Nairie, dont le visage était marqué par le temps et les rebondissements des derniers mois laissa exploser sa peine à l'annonce de cette révélation. L'idée de quitter leur lieu de vie qu'ils avaient eux-mêmes construit, et où ils habitaient depuis près de quarante ans, les emplissait de colère et de mélancolie.

– Vous ne devez prendre que le strict minimum nous partons demain, dès l'aube.

La jeune femme dit ces mots sur un ton autoritaire, mais plein de compassion. Sima savait que ce serait dur de partir de cette maison, de ce pays qu'ils aimaient tant.

Le soleil orangé se levait à peine du côté des montagnes de Munzur, lorsqu'Evren arriva chez la famille de Sim. Ils l'attendaient, prêts à partir. Le père de la jeune Arménienne, Ezra, avait préparé la charrette de bois attelée à leur fidèle cheval. Les deux jumeaux, Arek et Grigor, dormaient à l'arrière, leurs têtes reposaient sur les genoux de Sima qui elle-même avait posé la sienne sur le torse d'Evren. Les parents, quant à eux, conduisaient la carriole en direction de la sortie de la ville. Il devait être trois heures du matin et dans les rues il n'y avait personne.

– Où allons-nous Evren ? demanda le père de Sima.

– Je pense que nous devrions aller en direction de Trabzon, son port n'est pas encore contrôlé par l'armée turque. Et une fois là-bas, nous pourrions nous reposer, j'ai de la famille qui y vit, lui



expliqua le jeune homme.

– Qui donc ? Je ne veux pas prendre le risque d’aller chez des Turcs qui veulent notre mort, dit Ezra d’un ton sec et plein de dégoût.

– Père, Evren est notre allié dans cette guerre, il vient de renoncer à sa famille pour nous aider ! s’exclama Sima.

– Je n’ai pas l’intention de vous mettre en danger, j’aime votre fille de tout mon être et je suis contre la mise à mort des Arméniens. Je vous aiderai, se défendit Evren, confus.

– Excusez mon mari, jeune homme, nous somme tous tourmentés par tant de changements et de menaces que nous ne comprenons pas, précisa Nairie, ce qui apaisa son mari, soucieux de leur destination.

Ils parcoururent environ cent kilomètres sous la chaleur étouffante du désert avant de s’arrêter dans le premier village rencontré. Seul Evren descendit de la charrette pour ne pas que la famille soit questionnée. Il alla à l’épicerie pour y acheter de quoi manger, un cahier et un crayon pour occuper les jumeaux pendant le voyage. Dix minutes plus tard, la famille reprit son chemin.

Durant les dernières heures qui les séparaient encore de Trabzon, ils tombèrent nez à nez avec un convoi de l’armée turque. Des gardes montés sur de hauts chevaux bruns s’approchaient maintenant de leur vétuste charrette au trot. Ezra fut pris d’une angoisse à la vue des soldats turcs qui se mouvaient vers eux, menaçants. Il lança, alors, l’attelage au galop d’un coup de talon sur le flanc de sa monture. Il contra les trois militaires surpris qui mirent quelques secondes avant de se lancer à la poursuite des fugitifs. Il ne fallut pas longtemps à la famille avant d’être rattrapée par l’armée.

– Descendez tous de cette charrette ! hurla un des hommes, habillé d’une longue robe blanche.

Les jumeaux avaient peur et ils se blottirent dans les jupons

de leur mère. Sima regarda ses parents et comprit le sort qui les attendait. Evren, avant de descendre le dernier, déchira une feuille de papier et y inscrivit quelques mots. Il plaça ensuite le bout de papier dans la poche avant de son pantalon, puis il rejoignit Sima, apeuré.

– En ligne ! s'exclama un deuxième homme.

La famille obéit. Le troisième garde descendit de son cheval pour s'approcher, tout d'abord du père. Il l'interrogea du regard, avec l'ombre d'un sourire méprisant à la commissure de ses lèvres. Son regard s'assombrit lorsqu'il remarque la croix chrétienne qu'Ezra portait.

– Des chrétiens qui fuient en ce temps-là, vous devez être des chiens d'Arméniens, n'est-ce pas ?

Les mots prononcés par le soldat bourdonnaient dans les oreilles de Sima qui resserra sa main sur celle d'Evren. Un silence s'installa, ce qui rendit furieux les soldats.

– Répondez !

Le soldat pointa son arme entre les deux yeux d'Ezra, qui le regardait, statique. Nairie attira les deux petites têtes d'Arek et Grigor pour détourner leurs regards de leur père.

– Oui, nous sommes Arméniens.

Ezra sortit ces mots sur un ton froid et puissant.

Le tir se fit entendre dans la seconde qui suivit. Nairie hurla d'horreur et s'effondra au sol, implorant le ciel. C'est alors qu'Evren s'avança protégeant le reste de la famille en écartant les bras.

– Je suis turc, ne leur faites pas de mal ! Je suis un ami de la famille Pacha, lança-t-il.

– Voyez-vous ça ? Un traître ! Savez-vous ce que l'on réserve aux traites dans votre genre ? Et bien, le même sort qu'à ces chiens ! rétorqua l'un des hommes à cheval.

– S'il vous plaît, laissez-nous partir ! les supplia Nairie, en larmes.

Il y eut un silence pesant ; les officiers se regardèrent, et l'un

d'eux, qui paraissait être le plus vieux, dit :

– Très bien. Vous allez vous retourner et vous allez courir le plus vite possible.

Sima scruta Evren d'un œil interrogateur et fut prise d'une peur viscérale. Le regard du jeune homme était triste, noir. Nairie se releva et saisit les mains des jumeaux. Elle lança un regard plein d'amour à sa fille dont les joues étaient vallonées de larmes. La jeune Arménienne prit la main de son jeune frère Grigor, qui ne comprenait pas ce qu'il se passait. Puis enfin la main chaude et rassurante d'Evren entoura la sienne. Ils se tenaient la main, en ligne. Nairie murmura quelques derniers mots à ses enfants, puis ils se mirent à courir toujours en ligne et en pleurant.

Sima et Evren, lui turc, et elle Arménienne, couraient ensemble, se regardant droit dans les yeux lorsque les balles des soldats les touchèrent.

Ils étaient, là, allongés. Ils baignaient dans une marre de sang. Sous la chaleur de cette fin de mois de septembre, dépassait de la poche du jeune Turc, un bout de page arraché, salie par le sable rougi. On pouvait y lire :

*La mort les a frappés sans demander leur âge, puisqu'ils étaient fautifs d'être enfants d'Arménie.*

## Un sourire de liberté

Aujourd'hui, comme tous les matins depuis maintenant soixante-dix-sept ans, je me réveille de bonne humeur après avoir rêvé de toutes les caricatures que je vais entreprendre. Après avoir pris un déjeuner copieux, je m'aventure dans les rues de Paris, pour me rendre à mon travail, sans inquiétude, car il me permet d'arriver à l'heure que je veux. Mais je dois tout de même assister à la réunion générale du journal, prévue à dix heures. Je m'attendais à rencontrer les embouteillages de la grande ville et cela ne loupa pas.

Après avoir pris la rue Saint-Sabin, je trouve une place pour me garer, à côté des locaux du journal. Après avoir salué, à l'accueil, les hôtes, je me dirige vers mon bureau pour poser deux, trois petits croquis avant la réunion du journal.

En arrivant dans mon secteur, le sourire aux lèvres, je dis bonjour à toute mon équipe. Chaque matin, je prends soin de m'occuper de mon équipe, chacun me fait part de ses problèmes et des nouvelles, pour que je puisse me mettre à la page.

Ce n'est qu'après tous ces échanges que je me dirige vers la salle de réunion, il n'était que neuf heures, mais j'aime bien arriver en avance pour dessiner, la salle me donne beaucoup d'inspiration, j'ai donc pris mes blocs-notes.

Installé sur ses sièges qui sont extrêmement confortables, l'inspiration me vient et de là mes croquis de caricatures s'enchaînent sur ces personnes qui mènent ces combats pour leur religion, les intégristes musulmans. Ils m'inspirent beaucoup, ça doit être en rapport avec les actualités que je vois le soir chez moi. On en parle de partout, à la télé, dans les journaux, on entend des débats à la radio et sur internet des vidéos de propa-

gandes se diffusent.

Bref, la réunion va commencer, mes collègues et ce policier, qui se devait de notre sécurité, commencent à remplir la salle. Tout le monde n'est pas de bonne humeur, comme moi, car c'est une réunion de crise. En effet, comme toute entreprise, le journal connaît un moment de crise sauf que la banque n'est pas très contente de nos rendements. Cela ne nous empêche pas de prendre du bon temps, rappelez-vous on n'a qu'une vie alors profitez de votre chance, tout en parlant du journal d'aujourd'hui et de mercredi prochain.

C'est dans ces moments de rigolade que j'aime encore plus mon métier, quand je repense aux paroles de mes parents, qui voulaient que je devienne grand avocat. Je me dis que j'ai bien fait de ne pas les avoir écoutés, car dans le journal, les gens sont super sympas entre eux. Ce qui nous change de la société d'aujourd'hui où aucune critique n'est acceptée et corrigée, où les personnes prennent tout au premier degré et n'acceptent pas la moquerie et les caricatures. Pourtant cela n'est que la liberté d'expression que nos ancêtres nous ont léguée après leur bataille contre la royauté. Cette liberté que j'utilise à tout moment dans mes dessins que ça plaise ou non. Et malheureusement, cette liberté est de moins en moins utilisée, car les personnes ont peur des autres et surtout du regard des autres.

Mais malgré nos égarements, on travaille et aujourd'hui, il y avait une ambiance très spéciale, la salle était pesante et oppressante. C'est alors que j'entends le bruit d'une foule très agitée et qui a peur, mais pourquoi ? Personne ne semble entendre, peut-être que c'est moi. Sauf que cette fois-ci, on entendit tout à coup de feu, mais on ne sait pas d'où il vient, de la rue ou des locaux ?

Ce n'est que lorsque j'entendis des voix d'hommes crier dans le couloir, que je compris que le coup de feu venait des locaux et que les personnes se dirigeaient vers notre salle. Deux hommes entrèrent dans la salle et tout le monde se crispa, ils étaient cagoulés et armés de Kalachnikov, qu'ils pointaient droit

vers nous. Tout s'enchaîna à toute vitesse, tout en nous regardant droit dans les yeux, ils nous tuèrent tous un par un. On pouvait voir dans leurs yeux de la haine et on ne pouvait qu'éprouver de la peine pour eux. Je savais qu'ils viendraient un jour ou l'autre et je trouvais ça tellement ridicule que je n'ai pu que sourire lorsqu'ils sont arrivés.

C'est un rêve tellement ridicule, que je ne peux que déchirer cette page, inutile de garder une telle histoire dans mon journal. C'est après ces pensées, que Cabu jeta les morceaux de sa page dans la poubelle à l'entrée du siège de Charlie Hebdo avant sa réunion, le sourire aux lèvres, et avec la pensée qu'il aurait tout gagné si cette histoire était vraie. En effet, il avait gagné cette liberté d'expression qui lui servait pour vivre et rire.

## Persécution

Elle était là, écrasée par le poids de la main de son tyran. Personne ne se souciait de son sort, même ses amies, les autres de son espèce qui enduraient cette douleur constante, ne posaient la moindre question : « Tout va bien ? » ou encore « Veux-tu de l'aide ? », ces phrases peuvent vous paraître anodines, mais, pour elle, c'était ce qu'elle voulait entendre, et ces paroles lui auraient suffi à retrouver le moral, pour le restant de sa misérable vie.

Elle n'avait pas de nom, ne savait pas d'où elle venait, ni pourquoi elle subsistait. Vous allez sûrement penser, après toutes ces années enfermées dans cette pièce exiguë, qu'elle n'avait qu'à se révolter contre l'auteur de toutes ces souffrances : Martin, un poète, sans aucun casier judiciaire, aimé de tous, sauf de ses prisonnières. Elles étaient plus d'une centaine, mais, malgré leur nombre, elles étaient impuissantes. Elles ne pouvaient ni bouger, ni crier. Les douleurs que Martin leur faisait subir étaient atroces : il les grattait avec un énorme bout en métal, qui leur laissait des cicatrices noires, et cela, toute la journée. Une par une, elles y passaient. Parfois, il en obligeait quelques-unes à se recroqueviller et il les enfermait dans une cage en métal ouverte en haut, mais les parois étaient bien trop hautes pour pouvoir s'en échapper. Elles l'appelaient « La fin ». Vous vous demandez sans doute pourquoi la fin ? Eh bien, à chaque fois que l'une d'entre elles y allait, personne n'en revenait, sauf lui.

Les rares visiteurs ne leur avaient jamais prêté attention. Même la police, face à une telle situation, aurait dû réagir ! Mais, ce n'était qu'une espèce méprisée de tous.

Un jour d'été, alors que toutes profitaient du peu de rayons de soleil qui pénétrait par une petite lucarne poussiéreuse, Martin débarqua à toute vitesse dans la pièce, avec un sourire jusqu'aux oreilles. Il prit son objet de torture, et la choisit. Eh oui, son heure était venue. Elle était terrorisée. Il ne l'avait encore jamais persécutée. Elle ne portait aucune cicatrice, à part une, mais ce n'était pas à cause de Martin, c'était la conséquence de toutes ces années d'oppression.

Il commença. La douleur qu'il lui infligeait était telle qu'elle ne pouvait même plus crier. Le souffle coupé, elle regardait son tyran ouvrir grands les yeux devant son œuvre, il était ravi. Après quelques minutes à la martyriser, il appuya tellement fort qu'il passa à travers son corps filiforme. La colère lui emplit les yeux. Son sourire se transforma en moue horrible et il poussa un grognement. Il la saisit et l'arracha des anneaux de fer où elle était attachée. Il l'obligea alors à se recroqueviller à l'aide de ses énormes mains et la jeta tel un cadavre dans l'énorme cage.

Elle gisait là, prête à succomber à la mort. Mort dont elle rêvait secrètement, mort qu'elle désirait plus que tout. La solitude avait rongé son âme. Mais, peut-on vraiment appeler ça une âme ?

Après tout, ce n'était qu'une page arrachée.



## Minss et la justice divine

Dans la pénombre propre aux nuits d'hiver, la ville de Montreuil s'endormait paisiblement. Les façades austères des boutiques attendaient d'être à nouveau illuminées par la lumière du jour. Dans ce cadre propice aux délits, un homme, tout de noir vêtu, un sac de toile à la main, s'enfuyait en courant d'une des bijouteries que comporte l'avenue principale. Essoufflé, au détour d'un pâté de maisons, il s'appuya contre un muret, cherchant un chemin pour se fondre dans la nuit. Dans ce silence d'église, la sirène de police se fit plus en plus proche. Prenant son courage à deux mains, il repartit de sa cachette et, se fourvoyant dans son chemin de traverse, se retrouva dans un cul-de-sac. De la voiture de police, deux inspecteurs, l'arme au poing, cherchèrent le fugitif dans le noir.

– Montrez-vous et rendez-vous, Minss ! crièrent les deux policiers.

Randolph Minss n'avait, au cours de sa vie, accompli aucune bonne action. Il allait sur les trente années et avait déjà un casier judiciaire bien garni : trouble à l'ordre public, incitation à l'émeute et, plus récemment, vol à main armée dans plusieurs commerces. Son agilité et sa connaissance sans égale de Montreuil lui avaient permis par quatre fois d'échapper aux forces de l'ordre. Mais là, il était fait comme un rat. Dans une ultime tentative, il s'élança devant les policiers, qui, avec leurs lampes torches, faisaient miroiter la lame effilée de son couteau.

– Moi vivant, jamais vous ne m'arrêterez !

À ces mots, il fonça sur les inspecteurs, l'arme pointée contre la poitrine du plus proche. D'un réflexe dont seul est capable un homme que l'on menace, un des policiers tira trois fois dans le

cœur de Minss. Tué sur le coup, son corps flasque vint s'écraser aux pieds des gardiens de la paix. Son couteau, avec lequel il avait commis tant de forfaits, tomba dans une bouche d'égout. Trois balles suffirent pour tuer celui qui avait été la bête noire de la police durant plus de six mois.

Lorsque Minss reprit connaissance, il se trouvait sur le fauteuil dans un vaste salon, empli de dorures et de tableaux de grands maîtres. Il essaya de se remémorer ses derniers souvenirs : les inspecteurs, les balles fusant dans l'air, son corps tombant au sol... Soudain, une terrible pensée envahit Randolph : où était-il ?

– Monsieur m'a demandé ?

Randolph se retourna et dévisagea la personne qui se trouvait en face de lui : un homme de taille moyenne, le visage d'une symétrie quasi parfaite et des yeux d'un bleu profond qui percent l'âme de quiconque les croise. Vêtu d'un costume immaculé, d'une paire de chaussures noir de jais et d'une cravate assortie, il se tenait droit comme un « I », un plateau sur lequel trônait une coupe de ce qui semblait être du champagne.

– Monsieur est-il bien à son aise, reprit l'inconnu.

– Où suis-je ? demanda d'un ton vindicatif Minss.

– L'endroit où vous êtes n'a aucune importance désormais, je m'appelle Jin. Je suis là pour vous servir durant ce très long temps qu'est l'éternité. Vous n'avez qu'à dire bien fort "JIN !" et j'apparaîtrai devant vous. J'ai la capacité de satisfaire le moindre de vos désirs

– Attendez, vous insinuez que je suis... mort ? demanda Minss interloqué.

– Bien sûr ! Vous avez reçu trois balles dans le torse. Votre mort a été instantanée.

– Je peux vous demander tout ce que je souhaitez, c'est bien cela ? Alors, téléportez-moi dans une salle de jeux de casino !

Aussitôt dit, aussitôt fait ! Tout autour de lui, des Black Jack, tables de pokers, des roulettes... firent leurs apparitions. Émerveillé, Randolph se jeta sur la roulette, misa sur le 6 noir et... la

bille se logea à cet endroit même ! Il réessaya ensuite avec le 3 rouge, cette fois avec une mise de 20 € qu'il trouva dans sa poche, après avoir demandé à Jin de les lui donner. Le 3 rouge sortit ! Il récupéra 200 € en plus de sa mise. Tout à coup, des belles jeunes femmes se pressèrent tout autour de lui. Randolph était aux anges : non seulement il avait de la chance aux jeux, mais il attirait aussi l'attention des ravissantes jeunes femmes.

« Je suis au paradis. » pensa-t-il.

Après quelques jours dans cet endroit merveilleux, Minss, intrigué par une si grande bonté de la part de son créateur, demanda à Jin de lui montrer ses bonnes et mauvaises actions sur Terre.

D'un claquement de doigts, un dossier portant le nom « *Minss Randolph* » arriva dans la main de Jin. On y lisait : vol avec effraction, vol à main armée, tentative de meurtre et incitation à l'émeute. Pas une ligne sur d'éventuelles bonnes actions.

« Je ne me plaindrais pas de cette récompense inattendue », se dit Randolph.

Les jours passèrent et se ressemblaient : gain aux jeux, plaisirs de la chair, chance récurrente... ce qui eut pour effets de blaser petit à petit le malfrat. Cela devenait une véritable torture psychologique : lui, qui avait passé sa vie à tromper la mort, à être guidé par son instinct et ses hormones devait passer le restant de son existence de l'au-delà en étant exclu de son élément naturel. Il appela son serviteur pour lui exposer la situation intenable dans laquelle il se trouvait :

– Dites moi, est-ce que je pourrais un peu, de temps en temps, perdre quelques parties de pokers ou de lancer de dés ?

– Ceci n'est pas en mon pouvoir, déclara Jin d'un ton sec.

– Comment ça, le premier jour, vous m'aviez dit que vous pouviez satisfaire le moindre de mes désirs.

– Celui-là, je ne peux l'exaucer.

– Je n'en peux plus d'être toujours gagnant et d'avoir de la

chance quoiqu'il arrive ! Il me faut retrouver ce goût du risque, sentir l'adrénaline m'envahir lorsque j'ai un carré d'as, être à nouveau grisé par l'ivresse de l'incertain. De toute façon, je suis au paradis ici non ? Alors faites- ce que je vous dis !

Un long silence s'empara de la salle de jeux. Les yeux pénétrants de Jin semblaient sonder son âme d'une étrange façon. Minss ne pouvait plus le supporter et se jeta à genou pour supplier Jin d'exaucer sa requête. Alors, en reculant d'un pas, Jin se mit à rire d'une façon abjecte. Ce son strident et répété fit à Randolph l'effet d'un stylet traversant son cœur de part en part, il eut l'impression que l'écho de ce rire se propagea dans tous les interstices de son corps. D'une voix rauque et assurée, Jin assena le dernier coup de massue au malheureux malfrat :

– Mais, mon cher, qui vous a dit que vous étiez au paradis ?

Le mécréant comprit qu'il n'avait plus voix au chapitre dans sa nouvelle vie. D'autres décidaient pour lui.

Elle était assise là, sur ce banc où tout pouvait arriver à une jeune fille comme elle. La nuit était plutôt froide pour un mois de juin, mais elle ne sentait pas la légère brise qui lui relevait les cheveux. Elle essayait de se concentrer sur le rythme de son cœur, espérant que cela l'aiderait à arrêter les larmes qui ruisselaient sur ses joues. Mais c'était en vain, elle le savait. Tout comme elle savait aussi qu'en rentrant sa mère allait être en colère, une fois de plus, car elle s'était enfuie en pleine nuit. Ce que sa mère ne comprenait pas était que tout dans sa maison le lui rappelait.

En passant du salon où ils avaient tant de fois regardé des films, au couloir où ils s'étaient tant de fois disputés, sans oublier sa chambre où sur le chevet se trouvait encore le livre. Celui qu'elle a tant de fois lu et qui, maintenant, est privé d'une de ses pages.

Elle l'avait arrachée pour en surligner un passage. Cette phrase, elle s'en rappelait encore malgré les longs mois qui s'étaient écoulés. Elle lui avait donné cette page pour être sûre qu'après chaque voyage il reviendrait vers elle, car même si elle ne lui avait jamais clairement avoué, elle tenait terriblement à lui. Cette simple page l'avait détruite : c'était ce que les policiers avaient tendu à son père lorsqu'ils étaient venus taper à la porte de leur maison pour leur annoncer la perte de cet être cher. La seule chose qui avait traversé son esprit à la seconde où elle dut caresser le bout de papier plié avait été qu'il l'avait gardé avec lui. Depuis tout ce temps, il l'avait avec lui.

Mais plus jamais elle ne pourrait l'entendre râler le matin lorsqu'il allait prendre son petit-déjeuner.

Pourquoi repensait-elle à ça ?

Elle se sentait faible depuis qu'il l'avait quittée. Elle avait besoin de lui à ses côtés. La jeune fille se rappelait encore la sensation d'incompréhension qui avait envahi son corps quand elle avait entendu sa mère crier. C'était un dimanche, il aurait dû rentrer le lendemain, mais il n'était toujours pas là.

Elle releva la tête de ses genoux qu'elle avait automatiquement resserrés contre sa poitrine. Elle avait pris l'habitude de se mettre dans cette position lorsque quelqu'un évoquait son frère. Sûrement essayait-elle de se protéger du monde qui l'entourait et qui était devenu pour elle un enfer. Elle avait pris l'habitude qu'il soit là, qu'ils se disputent pour les chaînes de télévision. Mais maintenant qu'elle se retrouvait seule, plus rien ne la motivait à affronter la réalité.

Comment faire lorsque la personne qui vous rendait votre sourire a disparu avec celui-ci ? Comment faire lorsque votre monde s'écroule ? Comment faire si plus rien ne vous rend heureux ? Qu'est-ce que vous auriez fait, vous ? Vous vous seriez laissé tomber, vous vous seriez noyé dans vos pleurs et auriez abandonné le monde qui vous entoure.

La jeune fille ne voulait pas laisser tomber. Elle voulait lui prouver que ce n'était pas vrai, qu'elle n'avait pas besoin de ce petit homme qui l'avait tant de fois faite rire. Elle ressentait le besoin de prouver qu'elle était plus forte que tout cela, mais elle savait qu'elle se mentait. Elle savait que ses pensées étaient embrouillées. Elle savait qu'elle devait passer à autre chose. Sa mère essayait de la reconforter, mais comment faire alors qu'elle était elle-même détruite.

Elle entendait encore la voix de sa mère en pleurs essayant de chuchoter ces quelques mots : « Si seulement on pouvait revenir en arrière et revivre cette vie juste un jour de plus » alors qu'elle serrait le bouquet qu'ils étaient allés acheter pour ce triste instant. Instant auquel elle n'avait pu assister par peur. Mais de quoi ? Peur de voir que c'était vrai ? Que tout est éphémère et que

rien n'est jamais acquis ? Qu'une simple personne peut détruire un monde. Elle était partie de cet endroit où personne ne pouvait comprendre sa peine. Elle n'avait pas assisté à l'enterrement de son frère et s'en voulait. Mais lui en voulait-il ? Lui en voulait-il de savoir qu'elle ne pouvait pas voir son corps inerte ?

Elle resserrait ses bras autour de ses genoux, en frissonnant, quand les mots surlignés de la page 153 lui revinrent en mémoire :

*« Je te fais la promesse que je reviendrais et que je te serrerais tellement fort dans mes bras que tu auras seulement envie que je te lâche pour pouvoir respirer. »*

La jeune fille leva la tête et chuchota alors :

– Maintenant que tu m'as lâché, pourquoi j'peux toujours pas respirer ?

## Carnet de bord

**1**0 *Novembre 1927*, cela fait déjà près de deux semaines que mon âme se laisse porter par les flots. Seul sur le pont, du brouillard à perte de vue, l'air frais du matin me remplit les poumons, la brise me caresse le visage, comme me passant une main froide, mais affectueuse dans les cheveux.

Quelle drôle de sensation bien que je sois seul sur ce bateau, comme prisonnier de cette immense étendue bleue, je sens une présence à mes côtés, une main sur mon épaule. Est-ce ma bonne étoile qui me guide ?

*14 Novembre 1927*, encore une nuit passée et toujours pas de terre en vue. Plus les jours passent et plus je perds espoir, plus le vent souffle, plus j'ai la vague sensation de m'éloigner de chez moi.

Pourquoi, seigneur, suis-je parti pêcher ce jour-là, pour m'éloigner des miens et perdre tout ce que j'ai ?

*22 Novembre 1927*, voilà bien une semaine que je n'ai pas écrit dans ce carnet de bord. Je vous avouerai que ce n'était pas l'envie d'y écrire qui me manquait, mais mes préoccupations étaient toutes autres ces derniers jours. À vrai dire, j'ai longuement réfléchi durant cette semaine. Comment mes proches vivent-ils ma disparition ? Vais-je un jour les retrouver ?

*25 Novembre 1927*, dans des moments pareils, on se découvre des aptitudes et des centres d'intérêt qui seraient restés inconnus.

Pour ma part je me suis découvert une passion pour la poésie et pour la philosophie. Suis-je devenu fou, ou est-ce la mélan-



colie qui m'affecte ?

En tout cas, je ne peux m'empêcher d'écrire des poèmes ou de m'interroger sur des questions existentielles.

*02 Décembre 1927,*

« Je suis un voyageur solitaire,  
naviguant sur les enfers.  
Je garde les idées fixes,  
Voguant sur le Styx.  
Telle est ma destinée,  
Dans le vent et les années.  
Seul à la barre,  
Je ne trouve pas le phare.  
Vais-je sombrer ?  
Dieu seul le sait. »

*04 Janvier 1928,* si la folie s'est emparée de moi, c'est avec le peu de conscience qu'il me reste que je me confie dans ce carnet de bord, cela fait tellement de temps que je suis prisonnier de ce périple, que chaque jour je m'éloigne un peu de ma famille. Pour en revenir à ma folie, j'ai remarqué que, sur le pont, dans la brume, une femme m'observe sans cesse. Malgré ces apparitions presque constantes, je n'ai pu m'empêcher de lui donner un nom, Mel.

*19 Janvier 1928,* avez-vous déjà contemplé le ciel étoilé ? Avez-vous déjà remarqué cette multitude de points qui semblent tous séparés et différents, mais qui néanmoins forment un ensemble uni ?

Lorsque l'on perd toute conscience du temps, que la dépression nous envahit, l'on trouve de la poésie dans tout. Chaque vague, chaque tempête, tout a une signification poétique et philosophique.

Il est vrai que je suis fou, je ne suis plus qu'un vieux tas d'os,

rongé par le sel. Avec ce long périple, digne de l'Odyssée d'Ulysse, j'ai remis en question ma vie et mes croyances.

Il est vrai que j'ai perdu ma foi. Est-ce que je crois toujours en la toute-puissance comme on me l'a si bien appris durant mon enfance ? Oui.

Est-ce que Dieu est dans mon cœur ? Non.

Je ne crois pas que c'est un blasphème de parler de Dieu comme ça, je ne sais pas si nous avons tous un destin écrit ou si nous nous laissons porter par la brise. Je n'ai jamais écrit autant qu'aujourd'hui, je pense qu'il est temps d'envisager la possibilité que je ne retourne jamais chez moi.

C'est pour cela que dans ce carnet de bord je m'adresse à vous, ma famille. Vous me manquez.

Loïc, Émilie, j'ai parfois pu être un peu strict, voire dur avec vous, j'ai voulu vous enseigner des valeurs morales et vous apprendre à penser par vous-mêmes, j'espère avoir été un aussi bon père pour vous que mon père l'a été pour moi.

Justine, ma femme, mon amour, tu m'as accompagné et soutenu durant toute ma vie, ce n'a pas toujours été facile, il y a eu de très bons moments comme de très mauvais, mais on s'en est toujours sortis.

J'ai fait tant de choses, et la plus stupide a été de partir en mer, seul, alors que l'orage grondait, je m'excuse de vous avoir abandonné comme ça, j'ai peur de ne jamais vous revoir, tu te rappelles quand j'ai été mobilisé pendant la Grande Guerre, tu te rappelles nos lettres, mes inquiétudes à ne jamais revoir mon fils, j'ai bien peur que cette fois-ci je ne revienne pas. Dis-moi que je suis quelqu'un de bien ; dis-moi que j'ai accompli les bons choix, que j'ai été un bon mari et un bon père, dis-moi que ma vie a valu la peine d'être vécue.

Si je ne reviens pas, vends mon piano, sépare-t'en, car un

piano sans pianiste, il n'y a rien de plus triste. Je suis persuadé que tu sauras gérer l'entreprise, même à notre époque où il est encore rare de voir des femmes diriger telle entreprise mais je sais que tu en auras les épaules, avec Loïc et Émilie. En espérant vous retrouver, je vous aime tous très fort et je pense à vous chaque jour.

*23 Février 1928*, il y a quelques jours, mon bateau a heurté quelque chose durant la nuit, à ma grande stupéfaction, il s'agissait des cotes italiennes près de Naples.

Je ne sais pas si j'ai finalement fait la paix avec Dieu et qu'il m'a ramené auprès des miens ou si tu es ma bonne étoile qui m'a porté chance, mais je sais que c'est la dernière fois que j'écris dans ce carnet, j'ai pris le temps de l'emporter avec moi avant de sauter dans le train depuis lequel je vous écris et duquel je vous rejoins.

Je rentre. Je vous aime.

## Périr pour survivre

Décembre 1943

Si quelqu'un était fait pour survivre à cette guerre c'était bien lui. Pierre, jeune, dégourdi, sportif et sacré bon tireur. Il passait le plus clair de son temps avec son père à garder les brebis, enfin, lorsqu'il ne chassait pas avec son vieux fusil Berthier équipé d'une lunette qui appartenait à son père durant la Première Guerre mondiale. Comme à son habitude, Pierre passa par la barre de l'Hubac en faisant attention de ne pas emprunter le coulé comme lui interdisait son père, car l'endroit était réputé dangereux à cause des avalanches, pour ensuite se rendre dans la vallée de Galèbre, située à trois heures du village. Un endroit où l'on n'entendait pas les tirs, où il pouvait chasser tranquille sans trop risquer de se faire arrêter par les Allemands. Il marchait dans environ quatre-vingts centimètres de neige et ces températures qui avoisinaient moins huit degrés. Mais du haut de ses quinze ans d'expérience à n'avoir connu que ces montagnes, il menait un train d'enfer. Il se déplaçait avec une agilité de chamois malgré son arme imposante qui lui surplombait le dos. D'ailleurs des chamois, il ne tarda pas à en repérer, tentant de rejoindre la vallée par le grand défilé. Seulement, il était un peu loin, cinquante ou cent mètres de mieux seraient les bienvenus. Alors il tenta une approche par le pierrier. Pas après pas, il s'approchait de plus en plus près. Environ deux cent cinquante, trois cents mètres. Il était temps. Il s'allongea et prépara son arme avec une délicatesse de félin. Il prit bien soin de choisir sa cible. Trop gros, il ne parviendrait pas à redescendre sa proie, et trop petit, l'effort n'en valait pas la peine. Alors il prit le gibier qui lui semblait le mieux dans

sa lunette, ferma la culasse, ôta la sécurité, s'ajusta à sa cible, coupa son souffle et pressa la détente.

L'instant suivant la détonation, tous les chamois détalèrent précipitamment sauf la bête abattue qui dévala la pente de son poids mort. Après avoir récupéré sa proie, Pierre prit le chemin d'une cabane de berger située à plus de deux mille mètres, à mi-chemin de la bergerie. Il portait péniblement ce chamois d'une trentaine de kilos en faisant très attention à ne pas répandre du sang en route, ce qui le trahirait. Une heure plus tard, il arriva enfin à la cabane, à l'abri des regards, puis il se mit à découper et vider la bête de manière à ce qu'elle rentre dans un sac tyrolien. Il prit soin d'enterrer les abats dans la neige et d'effacer ses traces avant de rentrer au village.

Dans le brouillard qui s'épaississait et la lumière faiblissant, une silhouette humaine se détacha, puis deux, puis deux autres encore. Se sachant déjà repéré, Pierre ne pouvait plus se cacher. Il jeta alors son sac et son arme discrètement dans la poudreuse, puis il se dirigea vers le groupe d'individus. Il s'agissait d'un couple et de deux enfants d'environ dix ans qui tentaient de gagner la frontière suisse. Personne ne posa de questions. Pierre brisa la glace et prit la parole :

– Vous ne pouvez pas rester là ! Il va neiger et vous allez mourir de froid ! Suivez-moi !

Pierre fit demi-tour, retourna sur ses pas, récupéra son sac, son Berthier et le groupe fit route vers la cabane. Malheureusement, la neige dégrada encore plus la visibilité et Pierre peina à retrouver l'abri. Sans un bruit, ils rentrèrent à l'intérieur et Pierre sortit de son sac quelques nécessaires de survie : un couteau, de quoi faire du feu et un morceau du chamois.

Il annonça qu'il reviendrait le lendemain. Il eut droit à un timide « merci » de la part de l'homme. De retour à la bergerie, après une pénible descente, il s'installa immédiatement à la table où l'attendait son père sans dire un mot. Les deux hommes se parlaient peu, mais pour autant ils communiquaient beaucoup.

Dès l'aube, Pierre s'était précipité vers la montagne afin de retrouver ses hôtes, mais la neige tombée dans la nuit lui rendait la tâche difficile. Au lieu des deux heures conventionnelles, il en mit trois. Lorsqu'il ouvrit la porte, l'homme se tenait, prêt à bondir sur un intrus, couteau à la main. Il s'agissait de la famille Limerman qui tentait d'échapper à la persécution des nazis en passant la frontière suisse. Seulement, il fallait impérativement que la météo soit favorable et Pierre en était conscient. Pour ce faire, ils devaient patienter dans la plus grande clandestinité. Ils ont donc convenu qu'ils attendraient dans ce refuge le temps nécessaire, et Pierre leur apporterait de quoi subsister en attendant. Il indiqua à monsieur Limerman l'emplacement d'une source, ainsi que la réserve de bois pour alimenter le petit poêle du refuge. Ce fut seulement vers quinze heures que Pierre retrouva son père à la bergerie. Il neigeait toujours, mais la visibilité s'était améliorée. Pierre n'en avait pas parlé à son père, mais il avait tout à fait compris ce que se tramait là-haut. Durant les jours qui suivirent, Pierre alla quotidiennement apporter des vivres et des bricoles, comme des couvertures et autres... Seulement, le troisième jour, monsieur Limerman lui fit constater un manque de bois. Le jour suivant, la météo ne s'arrangeait guère et il fut contraint de faire deux voyages, lourdement chargé en bois, jusqu'au refuge ce qui suscita la curiosité de nombreux villageois qui observaient cet étrange manège.

À l'aube, Pierre fut réveillé subitement par le vrombissement d'un camion semi-chenillé allemand de type Hanomag. Le transport de troupes s'arrêta dans un crissement de chenille épouvantable et une trentaine d'hommes frappés de croix noires sur leurs casques débarquèrent avec discipline. Pierre, pris de panique, sauta dans ses chaussures et s'échappa vers la montagne aussi vite que possible sans prendre le temps de dissimuler sa fuite, ce qui retint l'attention des soldats allemands qui se lancèrent immédiatement à sa poursuite. Il fonça à toute allure vers le sommet de la montagne où se trouvait la famille Limerman qui ne pouvait

s'attendre à quelque chose. Pierre se rendit vite compte qu'il n'était pas tout seul à vouloir gravir cette montagne. Il força le pas. Il ne pouvait pas arrêter la machine infernale qui le poursuivait, mais il pouvait la distancer. Chaque mètre qu'il arrachait aux boches était une petite victoire qui le poussait encore plus haut et encore plus vite. À chaque pas, de l'air pur et glacial s'engouffrait dans ses poumons et semblait lui arracher la poitrine. Sa connaissance du terrain et sa détermination lui firent prendre une avance considérable sur les boches. Une avance qu'il maintint jusqu'à son arrivée au refuge. Il secoua tout le monde par l'annonce de l'arrivée des troupes allemandes. Sans le savoir, Pierre les avait guidées droit vers la famille Limerman. En quelques minutes, le feu était éteint, le poêle rempli de neige, le nécessaire empaqueté, toutes traces de leur passage effacées. Pierre rappela rapidement le chemin à suivre jusqu'en Suisse puis il échangea un dernier mot avec monsieur Limerman :

- Quel est ton nom Pierre ?
- Bayle.
- Que comptes-tu faire maintenant ?
- Les retarder.
- Merci pour tout !

Le jeune homme répondit avec un sourire et leur fit signe de partir.

Les Allemands étaient proches. Pierre multiplia les traces dans la neige du côté opposé à la famille Limerman pour entraîner les boches dans une mauvaise direction. Voyant les Allemands arriver, il savait exactement ce qu'il faisait. Il se laissa rattraper tout en maintenant une petite distance. En vérité, il entraînait les Allemands vers un piège mortel. Il les entraîna vers le coulé, endroit redouté par toutes les personnes côtoyant la montagne, prenant la vie des non avertis. Avec cette neige fraîche, le manteau neigeux était très instable et le risque d'avalanche très élevé. Lorsque Pierre entendit comme un coup de tonnerre, il se retourna et veilla à ce que les Allemands le suivent de près. Pierre

et toute une colonne de soldats allemands furent emportés et tués par une avalanche sous le regard respectueux de la famille Limerman.

Les Limerman parvinrent jusqu'en Suisse et survécurent à la guerre. Pierre Bayle fut un héros et son nom fut inscrit sur le mur des « *justes* » en Israël, mémorial à tous ceux qui ont aidé les juifs lors de la Shoah.



## Un enfant curieux

Charles habite en Provence près d'Aix-en-Provence ; âgé de 12 ans, c'est un enfant curieux et passionné d'histoire et plus particulièrement d'histoire de France.

Il y a trois mois maintenant, son arrière grand-mère est décédée, elle vivait seule depuis la disparition de son mari, dans la maison de famille de Fuveau. Une grande bâtisse provençale au milieu des oliviers, un endroit rempli de souvenirs pour toute la famille. Les parents de Charles décidèrent de ne pas la vendre et d'y emménager afin que ce bien reste dans la famille. Il fallut donc tout vider avant les travaux.

Des cartons étaient disposés dans les pièces et tout le monde s'affairait à vider les meubles. Charles se dirigea tout de suite vers le bureau où trônent une immense bibliothèque en chêne et un magnifique secrétaire qu'il avait toujours rêvé de fouiller. Ses attentes furent rapidement satisfaites : il trouva un vieux cahier à couverture en moleskine noire qui l'intrigua. Il le prit, alla s'installer sur la terrasse dans le fauteuil de son arrière grand-mère à l'ombre d'un olivier centenaire. Il comprit vite qu'il s'agissait d'un journal intime probablement écrit par son arrière grand-père qu'il n'avait pas connu et qui restait un grand mystère pour lui, car lorsqu'il cherchait à en savoir plus sur lui, on lui répondait qu'il était mort à la guerre et qu'il ne fallait pas remuer le passé.

Pour Charles, ce carnet devenait l'objet de ses rêves : enfin il allait en apprendre un peu plus sur son arrière grand-père. Et en effet, ce carnet lui révéla sa vie pendant la guerre, les difficultés d'approvisionnement, les difficultés à circuler, mais plus encore, dans ce carnet Charles découvrit que son arrière grand-père avait

abrité des résistants et qu'il avait même participé à la résistance de manière très impliquée ; des noms, des adresses, des opérations y étaient listés, mais alors que Charles était captivé par sa lecture une page manquait. Qu'était devenu son arrière grand-père pendant cette guerre ? Quel avait été son rôle et pourquoi ne jamais lui avoir révélé ses secrets ? Charles sut que cette page avait été arrachée délibérément, elle faisait suite à certaines révélations sur des lieux de résistance, des noms et des codes. Mais que cachait cette page arrachée, qui était cet arrière grand-père si mystérieux ? En quoi avait-il eu un rôle déterminant dans la résistance ? De nombreuses questions se bouscuaient dans la tête de Charles et il était bien décidé à avoir des réponses, il avait compris que quelque chose d'important lui avait été caché peut-être à cause de ses 12 ans, mais il était bien décidé à en savoir plus.

Tout le monde s'affairait, les cartons s'accumulaient sur la terrasse ; certains partaient à la décharge, d'autres étaient stockés dans la remise en attendant le passage des antiquaires. 13 h, il était temps de faire une pause déjeuner ; la maman de Charles avait prévu un pique-nique ; Charles s'empressa d'aller l'aider à tout installer ; il était tout excité à l'idée d'obtenir plus d'informations sur cet arrière grand-père : il était temps qu'on lui dise la vérité !

Le déjeuner se déroula dans la bonne humeur, salade de tomates, cake aux olives, de la terrine de grand-mère et de bons biscuits aux amandes nous régalerent. Avant de tout ranger, Charles sollicita l'attention de tout le monde, ses parents ne furent pas surpris, car Charles avait toujours une multitude de questions et il était évident qu'un lieu pareil ne pouvait que susciter chez ce petit curieux une foule d'interrogations. Mais ils ne s'attendaient pas à ce qu'il remue cette page de l'histoire familiale.

En effet, Charles alla droit au but et sortit le cahier de son arrière grand-père, et demanda plus d'explications, en particulier sur la disparition de cette page.

Contre toute attente, le père de Charles ne sembla pas éton-

né de sa découverte et de ses questions et il lui dévoila l'histoire de ce mystérieux grand-père qui fut en fait, un résistant actif et engagé auprès des plus grands noms et dans les opérations de grande envergure ; il fut fusillé à la fin de la guerre et en fait, cette page arrachée était probablement un listing des participants aux opérations de libération de la France. Il avait dû la déchirer afin de protéger les siens.

Charles comprit alors que son arrière-grand-père était un héros de la résistance et qu'il avait participé à la libération de son pays. Quelle joie pour cet enfant et quelle fierté d'être un descendant d'un personnage aussi courageux. Il comprit alors pourquoi il se sentait impliqué et passionné par l'Histoire.

## Papa tu es mort

Papa,

Aujourd'hui, nous sommes le 11 janvier 2015. Eh oui, déjà sept jours que tu as rejoint les anges. C'est étrange, j'ai l'impression que depuis que tu es parti, des années entières se sont écoulées, comme si sans toi, le temps s'était arrêté.

Tu sais, sept jours entiers sans toi, toute une semaine seule m'a semblé une éternité et j'ai eu le temps de beaucoup penser. J'ai beaucoup pensé à toi, à nous et à la belle famille que nous formions tous les quatre : toi, maman, Tony et moi.

Tout a commencé avec maman, le 25 mars 1988 quand vous vous êtes rencontrés. Tu avais vingt-six ans et elle vingt-trois. Tu étais sorti prendre l'air après avoir passé des heures entières, seul, à dessiner. Oui, dessiner, et surtout produire des caricatures, c'était ce que tu aimais le plus dans la vie. Enfin, avant que tu connaisses maman. Parce que ce jour-là, quand tu es sorti prendre l'air, tu as fait une rencontre inattendue : elle était là, seule, cherchant son chemin. Son sourire, ses yeux, son visage, tout t'a plu chez elle. Absolument tout, mais, surtout son sourire. Et l'attirance était réciproque: ce fut le coup de foudre. D'abord, vous êtes restés là, comme deux idiots à vous regarder dans les yeux pendant dix, vingt, trente, quarante, secondes... Le temps avait cessé d'être. Ensuite, tu lui as parlé, puis elle t'a répondu. Vous avez discuté, longtemps, marchant dans les rues de Paris, puis vous êtes allés prendre un café et tu lui as proposé de venir chez toi... Et depuis ce jour-là, elle est devenue ce que tu aimais le plus dans la vie. Désormais, ton monde était devenu elle, et le dessin. Et puis un jour, après trois ans de bonheur, vous vous êtes ma-

riés. Tout allait à merveille dans vos vies. Et puis maman est tombée enceinte. Quand tu as appris la nouvelle, tu étais vraiment très heureux. Ensuite, après neuf longs mois d'attente, le bébé est enfin arrivé. J'étais finalement là, vous étiez les parents les plus heureux du monde et moi j'avais le meilleur papa et la meilleure maman qui puissent exister. Cinq années de plus passèrent et vous avez appris l'arrivée d'un nouveau bébé. Et puis Tony est né, la famille était au complet. Nous étions vraiment heureux tous les quatre. Tu nous apprenais le dessin et Tony et moi, nous adorions. Nous t'admirions vraiment, tu sais ? Quand tu dessinais, tout le monde voyait bien que tu étais dans ton élément. Tout le monde voyait bien que tu adorais l'art, le dessin et que tu adorais faire des caricatures, cela sautait aux yeux. Comme une évidence, ton monde était dorénavant maman, Tony, le dessin et moi.

Ton métier, tu l'adorais, mais en même temps, qu'il te passionne était normal, puisqu'il était en relation avec le dessin ainsi qu'avec la liberté. Tu dessinais, faisais des caricatures, et c'était tout ce qui te plaisait. Tu aimais faire rire les autres, et dénoncer les grands problèmes de la société. Il est vrai, ce que tu faisais était vraiment merveilleux, et moi, je t'admirais beaucoup pour ça. En 2009, tu es même devenu directeur de la publication du journal satirique *Charlie Hebdo*, et j'étais très fière de toi, tu étais mon exemple. Mais il y a trois ans, tu as reçu des menaces de mort après avoir publié une caricature sur Mahomet dans ton journal. J'avais très peur pour toi, même si les policiers qui étaient sans cesse avec toi m'affirmaient que rien de mal ne pouvait t'arriver puisqu'ils te protégeaient. Cependant, un an plus tard, nous avons appris que tu étais recherché par des terroristes pour « crimes contre l'islam ». Mais, en quoi un dessin peut-il faire d'un homme un criminel, papa ? En quoi tenir un crayon serait-il un délit ? Toutefois, moi, j'avais de plus en plus peur pour toi. Et puis, il y a tout juste une semaine, ils sont venus. Les terroristes sont venus sur ton lieu de travail et ils ont fait un massacre. Ils ont fait des blessés, ont tué beaucoup de monde et toi y compris.

Au début, quand j'ai appris ta mort, je n'arrivais pas à y croire. Mais ensuite, je suis redescendue sur Terre et j'ai réalisé. J'ai réalisé que tu n'étais plus là, et pour de vrai. Mais papa, tu ne méritais pas une fin aussi tragique ! Personne ne le méritait, ni toi, ni Frédéric, ni Franck, ni Elsa, ni Cabu, ni Philippe, ni Bernard, ni Ahmed, ni Mustapha, ni Michel, ni Tignous, ni Wolinski. Personne ne méritait de mourir dans ces conditions, c'est juste inadmissible et injuste ce qu'il s'est passé. Papa, tu es mort par injustice, tu es mort pour un dessin, pour un peu d'humour, pour avoir tenu un crayon. Mais tu es mort pour la liberté. Tu disais « *Je préfère mourir debout que vivre à genoux* », et c'est ce que tu as fait, je suis si fière de toi papa, mais si triste en même temps.

Cependant, tu n'es pas mort pour rien papa, tu n'es pas mort en vain. Partout dans le monde, les hommes se lèvent pour défendre la liberté et pour soutenir *Charlie Hebdo*. Dans toute la France, en Angleterre, en Espagne, en Italie, en Allemagne, même aux États-Unis et dans beaucoup d'autres pays les gens nous soutiennent, ils sont tous de notre côté. Le monde entier ne parle plus que de vous et partout, les gens sont Charlie. Voilà ce qu'ils affirment haut et fort :

« *Je suis Charlie* ».

Toute la France est en deuil, mais la France est forte et unie, car les Français n'ont pas peur. Ils n'ont pas peur, car la liberté est vivante, éternelle et qu'elle est en nous tous. Et tu sais quoi papa ? Aujourd'hui, une marche républicaine contre le terrorisme et pour la liberté d'expression a eu lieu pour vous rendre hommage, à vous, les victimes des attentats. Cela paraissait tellement irrationnel. Tu te rends compte ? Plus d'un million et demi de personnes et près d'une cinquantaine de chefs d'État se sont rassemblés pour vous, aujourd'hui, à Paris ! Un million et demi, je peux te dire que cela fait beaucoup de monde papa. Moi-même j'ai participé à la marche et c'était vraiment très impressionnant. Et d'ailleurs, c'était beau aussi. C'était beau de voir autant de monde rassemblé pour vous et pour la liberté. Les rues étaient bondées et

partout, les gens brandissaient des pancartes noires sur lesquelles était inscrit en grosses lettres blanches :

« *JE SUIS CHARLIE* ».

Partout, les gens chantaient la Marseillaise. Moi, j'étais triste et en même temps fière. Triste de t'avoir perdu, toi, mon papa, mon pilier, ma vie. Et fière parce que grâce à toi, grâce à vous, grâce à Charlie, le monde entier a pu réagir. Les événements passés ont, bien sûr, fait naître de la tristesse, mais surtout de l'espoir. Et grâce à toi papa, le monde entier n'a plus peur. Le monde entier est désormais uni pour la liberté.

Cela fait une semaine que tu n'es plus parmi nous, mais il semblerait que le temps se soit arrêté depuis ton départ. Maman est anéantie, mais elle tente tout de même de tenir le coup et Tony ne comprend pas vraiment ce qu'il se passe. J'essaye d'être auprès d'eux le plus possible, mais parfois c'est dur. C'est dur, car ils me rappellent nous avant. Ils me rappellent la magnifique famille que nous formions tous les quatre. Tu te souviens ? Tu te souviens comme nous étions heureux tous ensemble ? Malheureusement, je ne sais pas si sans toi, nous pourrions le redevenir un jour, papa... Je l'espère de tout mon cœur, mais je n'en suis pas certaine. C'est comme si, dorénavant, sans toi, nous ne formions plus une vraie famille...

Et papa, cette nuit et toutes les autres nuits depuis ton départ, j'ai dormi dans ton bureau, j'y ai emmené mon matelas, j'espère que cela ne te dérange pas trop. À dormir dans ton bureau, j'ai l'impression d'être plus proche de toi. C'était la pièce que tu préférais dans la maison, et c'est celle où tu passais le plus de temps, toujours à dessiner. Cela me rappelle les heures passées à t'admirer crayonner tes fameuses caricatures. Cette nuit, j'étais un peu anxieuse à l'idée de me rendre à la marche républicaine – qui finalement s'est très bien déroulée –, alors je me suis assise sur ta chaise, j'ai pris des feuilles, tes crayons et j'ai dessiné la majorité de la nuit ; cela m'a rappelé toutes les fois où tu me faisais asseoir sur tes genoux et que tu m'apprenais à faire de beaux dessins,

comme ceux que tu faisais.

Mais au fait papa, je ne sais pas si tu t'en rendais compte, mais tu étais un homme merveilleux. Tu étais l'homme le plus exceptionnel que je connaisse et le meilleur des papas du monde. Tu étais toujours souriant, rayonnant et tu répandais le bonheur partout où tu allais. Avec toi, j'étais toujours joyeuse, tu me faisais tellement rire. Mais maintenant... Maintenant que tu es parti, comment je vais faire pour sourire comme avant, moi ? Dis papa, comment je vais faire sans toi ? Je sais que je dois être fière de toi et que je ne dois pas pleurer, mais tout est si compliqué maintenant que tu n'es plus là. Je suis triste désormais que je suis seule, tu sais ? Tout le monde me demande d'être forte, mais comment l'être sans toi ? Tu étais mon pilier dans la vie, tu étais ce que j'avais de plus précieux au monde. Papa, j'essaye d'être forte pour toi, mais c'est tellement compliqué... J'aimerais que tu sois à mes côtés, j'aimerais à nouveau voir ton visage et entendre le son de ta voix rien qu'une dernière fois papa. C'est tellement dommage que tout cela soit impossible.

Papa, si seulement j'avais su que tu allais mourir, j'aurais beaucoup plus profité de ta présence pendant tes derniers jours. Je t'aurais dit à quel point je tenais à toi, à quel point je t'aime et à quel point je suis fière de toi et de tout ce que tu as accompli dans ta vie. Adieu papa, nous nous reverrons dans l'au-delà, et ce jour-là, je serais la plus heureuse, car je pourrais enfin te retrouver. N'oublie jamais que je t'aime et que je penserais toujours à toi, quoi qu'il arrive, papa.

Désormais, je dois apprendre à continuer sans toi ; désormais, une page de ma vie se tourne. Mais non, papa, elle ne se tourne pas ; elle a été arrachée par le terrorisme et l'obscurantisme.

Nous sommes tous *Charlie*, papa.



## La vie est belle

John errait sans but dans les couloirs du collège. Son professeur de Français, Monsieur Siaçnarf, à cause d'un rendez-vous médical important, avait annulé son cours.

John ne savait pas quoi faire, il n'avait pas d'ami dans sa classe. Il ne voulait pas aller à la bibliothèque du collège et surtout pas au foyer. Il en avait plus qu'assez de cet endroit surpeuplé, rempli d'adolescents boutonneux hurlant à chaque but de baby-foot. Pas question non plus de s'ennuyer une heure dans la permanence, sous les regards insistants des surveillants.

Sans s'en rendre compte, ses pas le menèrent jusqu'au « couloir des affiches ». C'était un couloir comme les autres, mais, sur le mur, étaient scotchées toutes les feuilles concernant, de près ou de loin, les collégiens. Du menu de la cantine à la date de la photo de classe, tout y était.

John remarqua qu'une feuille avait été rajoutée, à côté des autres. De format A4, elle racontait que, faute de budget, les classes d'Espagnol ne feraient pas de voyage cette année. John n'était pas concerné, trop fainéant, il n'avait pas pris cette option supplémentaire.

Pourtant il resta béatement devant la feuille, sans oser cligner des yeux.

Sur le mur, collé à l'affiche, était écrit en lettres majuscules « SARAH AIME », et un peu plus bas « John ». Le garçon sentit son cœur se gonfler de joie et d'orgueil. De plaisir aussi.

Sarah l'aimait ! Elle l'aimait ! Il l'aimait aussi... Ils s'aimaient !

Soudain, John savait ce qu'il allait faire de cette heure sans cour. Sarah, qui était dans la même classe que lui, était probable-

ment à la bibliothèque. Il commença à courir dans les couloirs, ses pensées volant autour de lui. Comment était-ce possible ? Elle l'aimait !

Le collègue Jules Ferry était un tout petit établissement et le garçon était presque sûr qu'il n'y avait à l'intérieur ni deux John ni deux Sarah.

Tout essoufflé, il surgit dans la bibliothèque. La documentaliste lui lança un regard noir. Les rares fois où il y était allé, John n'avait pas fait bonne impression. Il fallait qu'il se calme. Le cœur battant la chamade, il chercha Sarah entre les hauts rayons de livres. Elle était adossée à l'étagère « *Planètes et galaxies* », parlant avec Pauline Duval, qui s'éloigna dès qu'elle vit John.

Sarah fit d'abord mine de ne pas le voir, mais quand elle comprit qu'il ne partirait pas elle lâcha :

– Quoi ?

John s'attendait à un accueil plus chaleureux, mais il s'en fichait. La lumière du soleil rentrait par la fenêtre, juste derrière elle, illuminant ses cheveux à la manière d'un ange.

– Qu'est ce que tu veux ? s'énerva-t-elle.

Serait-ce la première phrase de leur histoire d'amour ? songea-t-il. Ce n'était pas très romantique. Ne sachant que dire, il continua à la regarder nerveusement.

– Bon, écoute, s'exclama-t-elle, si tu n'as rien à me dire, laisse-moi tranquille !

Il pensa avec amertume qu'elle n'était pas gentille, mais pris d'un élan de courage, il glissa sa main dans la sienne.

Elle cria et retira sa main avec dégoût.

– Non, mais quel idiot celui-là ! Je n'y crois pas !

Elle attrapa ses livres d'un geste vif, puis se retourna après avoir lancé :

– Toi, tu ne m'approches plus !

Avant que John n'ait eu le temps de faire quoi que ce soit, la documentaliste l'attrapa avec énervement par la manche et le fit sortir de la bibliothèque.

D'un pas rageur, il prit la direction du couloir des affiches.

Elle ne l'aimait pas !

Comment avait-il pu croire le contraire ? Et elle, comment avait-elle pu être aussi odieuse ? Et surtout, qui était l'idiot qui avait marqué qu'elle l'aimait ?

Dès qu'il entra dans le couloir des affiches, il la vit. La page. Elle avait été sauvagement arrachée et il ne restait qu'un lambeau pendant lamentablement vers le sol.

Il s'approcha et resta le souffle coupé. Non, elle ne l'aimait pas. Là où, avant, se trouvait la feuille arrachée, on pouvait lire : Éric.

« SARAH AIME ÉRIC » !

Et plus bas : « *John est un idiot* ». Ces derniers mots avaient été rayés et quelqu'un avait rajouté dessous « *Pas vrai ! Lina aime John* »

Il relut trois fois la phrase. Une joie immense l'envahit. Lina l'aimait ! Elle l'aimait ! Il l'aimait aussi... Ils s'aimaient !

La vie était belle.

## Le rêve de Lili

Marie rentre chez elle, il est vingt heures comme tous les soirs, son chat vient se frotter à ses jambes et ronronne. Marie est une petite femme brune très énergique, aux yeux noisette, mais ce soir, elle est fatiguée. Son métier de puéricultrice en service d'hématologie est difficile malgré ses 15 ans d'expérience à l'hôpital Necker elle ne peut rester insensible à la perte d'un enfant et à la douleur des parents.

Heureusement, il y a les rémissions pour garder espoir.

Le lendemain matin, Marie retourne au travail avec entrain, les années n'ont pas réussi à altérer sa passion pour son métier et les enfants à tel point qu'elle y a consacré sa vie et n'a pas fondé de famille. Son dévouement est sans limites. À l'approche de Noël, l'ambiance est particulière dans le service. Chacun essaie d'apporter un peu plus de joie et de gaieté aux jeunes patients. C'est la période où l'on tente de réaliser les vœux les plus chers des enfants avec l'aide de l'association *Arc en ciel*. Cette année c'est Lili qui a été choisie. Elle désire plus que tout assister à un concert de Pink.

C'est tout naturellement que Marie s'est proposé de l'accompagner, car c'est sa petite patiente et qu'elle ne peut sortir sans escorte médicale. Marie est ravie, car elle est fan de Pink également et cela a créé une complicité entre Lili et elle. Bien que Marie ait l'habitude d'encadrer ces sorties, ce jour-là elle ressent une excitation particulière, mais également une légère crainte à l'idée que Lili ne soit pas dans un bon jour et que le médecin ne donne

pas son feu vert à la dernière minute, mais il n'en est rien et l'heure approche!

Une fois prêtes un taxi les dépose à l'Olympia où elles sont accueillies et installées dans un espace réservé.

Le reste de la salle se remplit et au bout d'une attente qui leur paraît interminable, les lumières s'éteignent et le concert commence.

Le concert est magique, elles s'amusent comme des folles au son des tubes connus.

Marie est heureuse de voir Lili oublier sa maladie durant quelques heures. Peu avant l'entracte Pink prend la parole et demande à Lili de la rejoindre sur scène pour partager une chanson ensemble. Elle félicite l'association et s'engage à faire un don. Lili n'en croit pas ses yeux, et se dit qu'elle n'oubliera jamais cet instant. Faisant abstraction de sa timidité elle chuchote quelque chose à l'oreille de Pink qui lui tend le micro.

— Marie ce message est pour toi. Je voudrais profiter de ce moment unique pour te remercier de ton sourire, de ta joie et de ta bonne humeur, de tes soins, de tes encouragements, de ton dévouement et de tout l'amour que tu distribues autour de toi tous les jours et sans compter à moi et à tous ses enfants malades. Merci Marie, je t'aime.

Là, après un instant de silence le public se tourne vers Marie, se met debout et lui fait une surprise des plus inattendue : un standing ovation !

## Un trésor dans les yeux

Lara Jones, une jeune femme de vingt-huit ans a perdu son père il y a 10 ans. En fouillant dans le grenier, elle trouve un vieux carnet poussiéreux rongé par les années qu'il a dû passer dans cette vieille malle recouverte par d'innombrables toiles d'araignées.

Dessus ce calepin étaient inscrits quelques mots qui disparaissaient. Faute du temps, on pouvait lire :

*« Carnet d'un vieux voyageur »*

Lara l'ouvrit et le feuilleta durant des heures à la lumière d'une lampe torche. Elle découvrit que c'était le carnet de son père décrivant tous ses voyages à travers le globe : Égypte, Guatemala, Équateur, Vietnam... Elle engloutissait tous les récits de voyage sans s'arrêter, mais après être arrivée à la page des aventures au Paraguay elle se rendit compte qu'il était tard. Lara se leva, s'étira et descendit du grenier par la vieille échelle métallique qui pendait au plafond. Ses cheveux étaient d'un noir de jais et ses yeux d'un noir charbonneux, le visage fin et des courbes voluptueuses, mais elle n'avait personne dans sa vie. Elle travaillait au musée d'art et d'antiquité de Grenoble en tant que chercheuse restauratrice, mais depuis quelque temps son travail ne consistait qu'à se balader dans les couloirs du musée et de renseigner les visiteurs. Elle admirait beaucoup son père et c'est grâce à lui qu'elle faisait ce métier, mais après la lecture de son carnet, Lara voulait marcher dans les pas de son père et parcourir le monde à la recherche d'antiquités, vieilleries, de rencontrer des peuples perdus avec une culture qui leur est propre. Elle se coucha la tête pleine d'images merveilleuses, elle était impatiente de finir le calepin de

feu son père.

Le lendemain elle ouvrit le carnet à la page où elle l'avait laissé et elle continua sa lecture pendant encore 3 longues heures : Uruguay, Paraguay, Bolivie, Pérou ... Rien ne l'empêchait de lire, on était lundi et elle avait appelé son travail pour dire qu'elle était malade. Enfin elle approchait de la fin, mais la dernière page était arrachée et sur l'avant-dernière page il était écrit :

« *Dans tous mes voyages j'ai vu des centaines de trésors, en or, en rubis, en émeraude, mais celui qui compte plus à mes yeux que toutes les joailleries du monde c'est....* »

Et la suite était écrite sur la page qui fut arrachée. Lara ne comprit pas pourquoi il manquait une page, elle retourna le journal, chercha dans la doublure de la couverture, mais elle ne la trouvait pas. À l'arrière du calepin étaient marqués quelques mots qui ressemblaient à du latin : « *sapsem sius* »

Même si Lara comprenait le latin, elle n'arrivait pas à traduire ces mots. Puis elle remarqua que *sapsem sius* à l'envers donnait : « *suis mes pas* ».

Lara se rappela alors que son père adorait les énigmes et autres techniques pour dissimuler un message dans un texte. Elle n'hésita pas une seule seconde et s'élança dans son armoire pour chercher sa valise, des affaires de voyage, le calepin de son père... etc. Elle se renseigna alors pour prendre le premier vol pour l'Égypte.

Deux mois plus tard, on retrouve Lara, au Pérou, dans la ville d'Oyon, depuis son départ elle suivait le journal de son père comme un guide, elle rencontra des anciens amis à lui, elle rentra donc dans une petite auberge d'Oyon appelée *Hostal Cordillera* et elle parla avec le chef de l'auberge, Tesoro, un vieil homme au crâne dégarni, maigre avec une frêle canne, presque aussi grosse que lui, et il regardait la jeune femme du coin de l'œil. Quand Lara lui parla de son père, il se redressa et une lumière dans son œil froid et vitreux sembla s'allumer. Alors il commença à parler en français à la jeune femme :

– J'ai connu votre père il ya longtemps, dit-il, c'était un homme rusé et habile d'esprit , il m'a aidé quand j'en avais besoin et il me demanda un seul service en échange de tout ce qu'il avait fait pour moi : vous donner une lettre quand vous viendrez ici me voir des années plus tard.

Il lui tendit une enveloppe, elle l'ouvrit lentement, avec précaution. Le papier avait jauni avec le temps, l'humidité l'avait flétri, mais on pouvait encore la lire :

*« Dans tous mes voyages j'ai vu des centaines de trésors, en or, en rubis, en émeraude, mais celui qui compte plus a mes yeux que toutes les joailleries du monde c'est... toi. Tu as les yeux de ta mère, tu es la plus merveilleuse fille qu'un père n'est jamais eu, si tu as cette lettre alors tu as trouvé le calepin et voyagé autant que moi. J'espère que ce dernier cadeau que je t'offre pourra te rendre heureuse et remercie encore Tesoro pour ce qu'il a fait. »*

*Ton père qui t'aime*

Depuis lors, Lara a quitté son travail et parcourt le monde en tant qu'archéologue pour découvrir et apprendre toujours plus de choses.



## Un bout de papier

Je suis un bout de papier. Mais je ne suis pas n'importe quel bout de papier. On m'a tordu, plié, pincé, retourné... Toutes les façons possibles de modification de mon apparence ont été utilisées. Je me retrouve à présent complètement défiguré à jamais.

Mais que « suis-je devenu », vous demandez-vous ? Je suis devenu un bout de papier à l'apparence d'un oiseau. Une grue pour être précis. La personne qui m'a plié a pris soin de respecter un ensemble d'instructions qu'il a dû suivre au fur et à mesure pour arriver à un résultat final qui est pour le moins convaincant.

Mais je reste un bout de papier, et pas n'importe lequel, je suis une feuille arrachée. Arrachée de quel livre ? Pourquoi m'avoir arrachée ? Toutes ces questions me tourmentent, mais je pense que le plus terrible est qu'il me manque un coin. Je suis un bout de papier auquel il manque un coin. De ce fait, sous ma forme finale, il me manque un bout d'aile.

Je ne souffre pas, mais je pose la question : aurais-je pu voler si j'avais eu mes deux ailes complètes ? Je ne sais pas. Je suis un oiseau à présent, et les oiseaux volent. Mais moi ? Suis-je toujours le bout de papier ou suis-je ce que mon plieur a voulu faire de moi ? Je suis forcément toujours le bout de papier que j'étais, car j'en garde toujours ma blessure irréversible, mais je suis aussi un oiseau avec deux ailes, une queue, une tête.

Je suppose que c'est à moi de décider puisque personne ne me l'a dit. Ou alors je suis une grue en papier, car tout le monde me voit ainsi. Je ne sais pas quoi penser. Et surtout dois-je penser ? Je suis fait de papier. Est-ce que le fait de m'avoir donné une apparence plus aboutie que mes congénères me donne le droit

d'avoir un avis ? Il est vrai qu'il est extraordinaire d'être différent, de pouvoir voler de mes propres ailes, mais je trouve aussi sympathique le fait de se laisser vivre, de rester une simple feuille comme toutes celles de mon cahier d'origine.

Mais je crois avoir oublié une chose importante, je ne peux pas voler, car il me manque un bout d'aile. Je ne pourrai jamais être ce que mon plieur voulait de moi.

Alors que faire ?

Je ne suis pas vraiment un modèle de grue en papier.

D'ailleurs, qu'en pense mon plieur ? Il me dira sûrement que je suis le plus beau morceau de papier, la plus formidable des grues: il me dira cela uniquement, car je suis sa création. Mais je sais au fond de moi-même que je ne suis pas parfait. Je suis fait ainsi. J'ai le choix de passer outre et de faire semblant que je suis normal ou alors j'assume le fait d'être différent et donc je m'expose aux critiques.

La vie, c'est dur. On me propulse du rang de simple feuille à celui d'une feuille pliée qui doit faire des choix, alors que je n'avais rien demandé ! Tous les choix que je dois faire ou ne pas faire me sont insupportables. Dans la vie il faut toujours choisir, qui suis-je, où vais-je, qu'est-ce que je vais faire demain. Je suis fatigué. Je ne reste qu'un bout de papier plié différent des autres ! Pas un super papier !

C'est étrange cette impression de se poser une quantité astronomique de questions pour en réalité pas grand-chose. Car c'est vrai, qui va se soucier de ce que je pense ? Je suis ce que pense, ou ce que je parais ? Que je pense ou pas, c'est la même chose tant que je ne le fais pas savoir. Donc à moins de vivre seul loin de tout, il est important de faire comprendre aux autres ce que l'on est. Mais les autres ? Certains ont dû sûrement déjà répondre à cette question ? Comment l'ont-ils résolu ?

Je pense que l'art et le style sont leurs solutions.

Mais je ne suis qu'un bout de papier différent, je ne sais rien de tout cela. Les motifs de papier, l'art, je pense que c'est juste

superficiel. Enfin... cela est peut-être juste une excuse pour expliquer le fait que je ne m'implique guère dans tout cela. Alors que faire ? C'est dur d'être un bout de papier. Par ma nature je suis différent, car j'ai été arraché. Est-ce donc une peine perdue ? C'est vrai que je pourrai me cacher derrière des excuses telles que « *les amis, ça ne sert à rien* », « *les amis, ça ralentit* », etc. Mais non je fais le choix d'essayer du mieux que je peux d'aller voir d'autres origamis, de leur parler, de m'amuser. Bien sûr, cela ne reste que de la théorie, car en pratique c'est bien plus compliqué.

Face aux autres origamis, je ne sais trop quoi leur dire. Ils ont l'air si parfait, je me demande bien comment ils font pour s'entendre en si grand nombre. Je crois avoir compris que les groupes étaient réunis autour souvent d'un ou plusieurs points communs. La couleur de leur papier, la musique, un spectacle d'ombre chinoise favori, etc. Et moi dans tout cela, où suis-je ? Avant de m'avoir arraché, mon plieur avait inscrit sur mon ancien cahier plein de choses sur de nombreux sujets différents. Je m'étais donc instruit de connaissances variées et m'étais intéressé à plein de domaines. Et donc souvent alors que d'autres origamis parlent, lorsque je rajoute quelque chose, ils me regardent bizarrement l'air de dire « *cela se voit qu'il ne fait pas partie de notre groupe* ».

Alors je me suis un peu replié sur moi-même, on aurait dit une boulette de papier prête à jeter dans une poubelle. D'ailleurs, j'avais entendu dire que d'autres comme moi y étaient allés. Mais non, pas moi. J'avais décidé, que dis-je, je m'étais ordonné de ne pas y aller. À ce moment-là, je me suis écrit noir sur blanc dans la tête quelques principes que j'allais appliquer à la lettre pour continuer ma vie la plus heureuse possible. Et cela a marché plutôt bien. Faire ma vie, m'adapter aux autres, et puis surtout nous sommes près de 7 milliards d'origamis sur Terre, il y en a forcément plusieurs avec lesquels je peux passer du bon temps et m'amuser ! Je pense que dans la vie le plus important ce n'est pas la santé ou l'argent, c'est de s'amuser. Et ça, tout le monde peut le

faire, tout le monde est capable de s'amuser à la condition qu'il s'en donne les moyens !

Cela est peut-être un peu naïf, mais je pense qu'il faut l'être un minimum pour ne pas se préoccuper constamment des autres. Je vois souvent des origamis qui passent leur vie à aider les gens et essayer de me convaincre de les rejoindre. Et c'est donc là que je suis confronté à un dilemme, soit je les rejoins pour aider la vie des autres au détriment de la mienne, ou continuer ma vie normalement. De toute façon, il y aura toujours des personnes en demande d'aide et d'autres qui toujours les aideront, alors à quoi bon les rejoindre ? Encore une fois, je pense faire un compromis, je vais faire ma vie et parfois j'accomplirai une bonne action.

Bien sûr, toutes mes réflexions, toutes mes pensées, ne sont que des choses qui ne sont pas figées, qui, à chaque expérience, chaque pensée, se modifie, se font et se défont. Comme un immense casse-tête qui est toujours en mouvement. Certaines idées se contredisent, d'autre s'assemblent pour former un Tout d'idées. Donc ce que j'étais, ce que je suis et ce que je serai sont toutes les versions de moi, ils sont ce que je suis et ce que je représente, un être (je suppose) complexe, changeant et qui n'a fini de se nourrir de ce qui l'entoure pour grandir intérieurement.

Je ne sais toujours pas qui je suis, qui je dois être, ce que je parais, ce que sera mon avenir, mais s'il y a bien une chose que je sais, c'est qu'être un bout de papier, c'est dur.

## Vacances magiques

Éléonore et Armand Larrera étaient un couple âgé de soixante ans, mariés depuis trente-neuf ans. Ils avaient évolué comme la plupart des couples : séduction et passion au début, les enfants, les responsabilités qui s'accumulent et la routine quotidienne. Ils s'étaient éloignés : les disputes pour des raisons quelconques, les reproches de trop et les revendications incessantes, les Larrera avaient décidé de faire un voyage afin de mettre fin à cette guerre froide qui ne cessait de les éloigner. Tous deux avaient trouvé que l'idée du voyage était bonne pour resserrer les liens qui les unissaient depuis tant d'années. Le choix fut vite fait : Los Angeles, la deuxième plus grande ville des États-Unis, située dans le sud de la Californie, sur la côte pacifique ; une destination parfaite pour le couple.

Le jour du départ, ils étaient dans l'avion prêt à décoller vers l'Amérique. Éléonore qui n'était pas très rassurée se confia à Armand :

– N'es-tu pas stressé ?

– Tu sais, il n'y a pas de quoi : c'est une très bonne compagnie, répondit Armand très détaché avec un sourire séducteur qui était destiné à une jeune hôtesse de l'air.

Éléonore, qui voulait vraiment que les choses s'arrangent entre eux, fit semblant de ne rien voir. Elle lui dit :

– Tu sais, je te trouve assez distant et froid avec moi, en ce moment.

– Le fait d'avoir arrêté le travail que je faisais depuis plus de vingt-cinq ans m'a fait prendre conscience que le temps passe vite et que je vieillis. Tout ceci est assez perturbant et nouveau pour moi, mais ne t'inquiète : pas ce voyage nous fera du bien !

répondit Armand avec à nouveau un sourire séducteur, mais qui cette fois était destiné à Éléonore !

Elle se demandait comment allait se passer leur voyage à Los Angeles !

Armand s'endormit quelques minutes après le décollage. Éléonore, toujours angoissée, ne réussit pas à s'endormir et rêva éveillée à retrouver la passion du premier jour avec son époux.

Au bout de sept heures de vol, ils furent avertis par un message du commandant de bord qu'ils étaient obligés d'atterrir à Salem, car une tempête se préparait et que de ce fait, il était plus sûr de laisser passer le danger. Une hôtesse vint leur expliquer qu'une chambre d'hôtel leur avait été réservée et que s'il n'y avait pas de changement l'avion redécollerait le lendemain matin à dix heures. Elle ajouta que cette petite escale imprévue leur permettrait de visiter la très touristique ville de Salem que la plupart des gens associent aux sorcières et à leur procès.

Arrivé à l'hôtel, le couple découvrit sa chambre qui les plongea immédiatement dans l'univers des sorcières avec grimoire, baguette magique, encensoir et cercle de magie pour décorations. Après avoir rangé leurs valises, ils décidèrent d'aller visiter Salem. Cette petite ville était pleine de charme : les époux avaient l'impression d'avoir fait un voyage dans le temps et de se retrouver en 1692, date à laquelle eut lieu le célèbre procès de sorcières.

Éléonore et Armand appréciaient vraiment cette petite escale imprévue, le charme du voyage semblait déjà opérer, ils arrivaient à se parler sans se disputer et même à apprécier de discuter ensemble. Éléonore était aux anges.

Soudain, elle aperçut un petit chat noir dans un arbre qui semblait en difficulté. Amoureuse des animaux, elle demanda à Armand d'aider le chaton à retrouver la terre ferme. De bonne humeur, Armand exécuta le souhait de sa femme. À peine le chaton avait-il retrouvé le sol qu'une jeune femme arriva en courant pour le prendre dans ses bras.

— Bonjour, je me présente : je m'appelle Abigail et je vous

présente Azraël, mon petit chat fugueur ! Je ne sais comment vous remercier. Je le cherche depuis ce matin, ce petit coquin, et croyez-moi, j'étais très inquiète, leur dit-elle.

Abigail était une jolie jeune femme afro-américaine. Sous ses longs cheveux noirs et bouclés, on devinait des yeux vert émeraude qui lui donnaient un air mystique. Un large foulard noué dans ses cheveux les empêchait de recouvrir complètement son visage. Avec sa longue robe, elle ressemblait un peu à une gitane ou à... une sorcière !

– Vous savez, ici nous sommes à Salem ! Je peux, pour vous remercier, exaucer le vœu de votre choix ! leur annonça-t-elle.

Éléonore, surprise par la proposition, lui dit qu'elle avait tout ce qu'elle souhaitait, mais que peut-être son mari, lui, avait un souhait. Tout d'abord surpris, Armand ne sut pas trop quoi dire, puis la surprise fit place à une gêne palpable.

– Eh bien oui... en y réfléchissant, je souhaiterais bien quelque chose...

– Armand, vas-y, dis à Abigail ce que tu souhaites, une telle occasion ne se représentera pas ! lui dit Éléonore.

Sans regarder sa femme, Armand dit à la sorcière :

– Même si cela paraît dur pour ma femme... je souhaiterais être marié à une femme plus jeune que moi de trente ans.

La sorcière parut attristée par ce vœu, mais lui répondit qu'elle n'avait qu'une parole et que son souhait serait exaucé le lendemain matin, à son réveil.

Éléonore, dévastée par le vœu de son mari, ne dit pas un mot jusqu'à l'hôtel. Une fois dans la chambre, elle lui dit qu'elle ne le comprenait pas : comment avait-il pu lui faire une chose pareille ? Elle qui pensait que ce voyage allait tout arranger. Armand, toujours sans la regarder, lui dit que s'ils se disputaient aussi souvent c'était parce qu'elle avait changé en vieillissant, qu'elle était toujours fatiguée, qu'elle avait peur de tout et physiquement... eh bien... elle avait mal vieilli par rapport à lui et qu'il serait plus heureux avec une femme de trente ans.

Totalement dévastée, Éléonore prit ses affaires et s'enfuit, désespérée.

Ce soir-là, Armand eut beaucoup de mal à s'endormir. Il était très excité à l'idée de découvrir sa nouvelle compagne, âgée de seulement trente ans... trente... la moitié de son âge. Il s'imaginait la présenter à ses amis qui avaient, pour la plupart, son âge et qui avaient également des épouses de soixante ans... des vieilles, pensait-il.

Cependant, il eut quelques craintes en se demandant s'il serait à la hauteur physiquement. Une femme qui aurait la moitié de son âge serait plus résistante, plus dynamique, plus speed, mais Armand, qui ne faisait pas partie de ces personnes qui se sous-estiment, balaya ces quelques petits doutes en se rassurant sur ses capacités physiques, lui qui était un grand sportif, un athlète et il continua à imaginer sa merveilleuse vie !

Il finit par s'endormir très tard en râlant que le temps s'écoulait trop lentement et que la sorcière aurait pu exaucer son vœu de suite, au lieu de le faire attendre jusqu'au lendemain matin.

Enfin, le matin fut là. Armand ouvrit les yeux et voulut se lever rapidement pour pouvoir découvrir sa nouvelle jeune épouse, mais il eut du mal : ses bras, ses jambes étaient lourds et engourdis comme si ses membres avaient des poids de dix kilos accrochés à chacun. Son dos aussi était douloureux. Quand il réussit enfin à se mettre debout, ses yeux aussi lui firent défaut : il y voyait moins bien que la veille.

Il se dirigea vers la salle de bain pour pouvoir se rincer le visage afin de mieux se réveiller.

Il mit de l'eau bien fraîche dans ses mains qu'il porta à son visage puis se regarda dans le miroir de la salle de bain et là...

– Mon Dieu ! Mais qui est ce vieillard dans la glace ? Cela n'est pas moi... on dirait que j'ai quatre-vingt-dix ans... c'est impossible !!!

À ce moment-là, Éléonore qui était revenue, arriva devant la salle de bain et comprenant immédiatement ce qu'il se passait,



éclata de rire.

— Et bien, Armand, tu ne comprends donc pas ce qui t'arrive ? La sorcière a bien exaucé ton vœu. Ta femme a bien trente de moins que toi... puisque maintenant, toi, tu en as quatre-vingt-dix !

FIN